

vendredi 21 janvier 1938
dix-septième année, n° 44

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

La Bienheureuse Anna-Maria Taïgi, mère de famille
La situation religieuse dans l'U. R. S. S.
Voyages en Carélie
En quelques lignes...
« Le Grand Meaulnes » d'Alain-Fournier
Les veuves du Calvaire
La République des Ducs et l'Église de France

Georges LEGRAND
Vicomte Ch. TERLINDEN
Camille MELLOU
* * *
Fernand DESONAY
Henri DAVIGNON
Léon-E. HALKIN

Bruxelles, 57, rue Royale

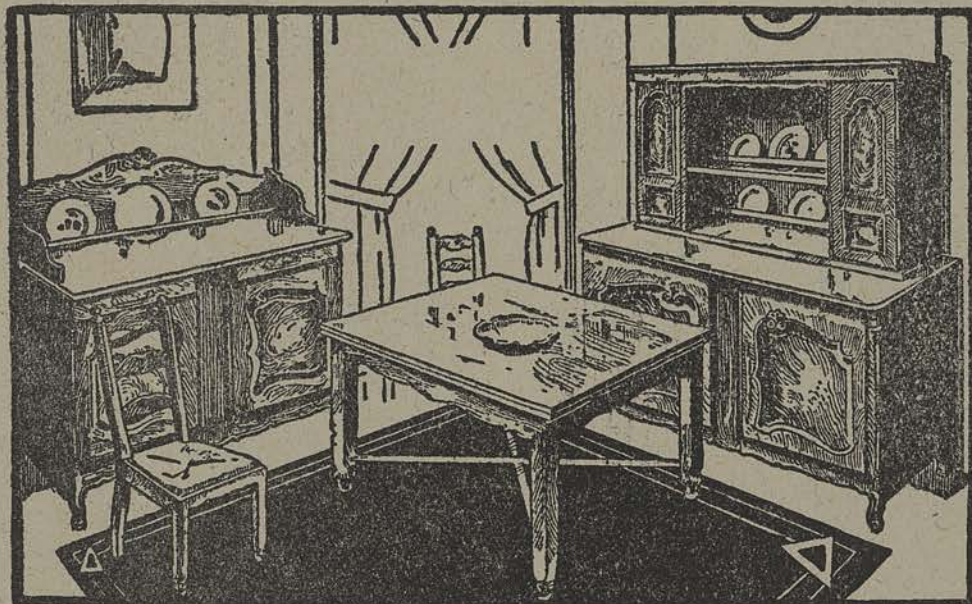
Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489,16

meubles
d'art

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles
Tél. 12.89.59

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES
Tél. 12.89.59

“ PATRIA ”

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1.

THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2.

Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3.

Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4.

Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

POUVEZ-VOUS DESIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DESIRER LA MOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

RAFFINERIES A VAPEUR

FABRIQUE DE GRAISSES

d'Huiles et Graisses pour l'Industrie,
la Marine et l'Automobile

consistantes
et vaselines

Huileries des Flandres

L. HOERÉE-VAN WAMBEKE

Rue du Fort
AUDENAERDE

TÉLÉPHONE 133

Reg. du Comm. Audenaerde 94

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ ;

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE Belgique

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS,
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS,

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Watteelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Oudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

MANUFACTURE DE TREILLIS ET TOILES MÉTALLIQUES

Société Anonyme.

PLOMBIÈRES (LIÈGE)

Téléphone : MONTZEN N° 16

TOILES MÉTALLIQUES en tous métaux de tous numéros et
forces de fils. Toiles moustiquaires en cuivre rouge, laiton
et fils galvanisés. — GRILLAGES MÉTALLIQUES EN FILS
ONDULÉS en toutes grandeurs de mailles et forces de fils.
TREILLIS SIMPLE TORSION en fils galvanisés pour clôtures
et en cuivre pour protection de vitraux, etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 2.

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928 — Compte Ch. Post. 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande;

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, satlé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Réserve à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-JEZ-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

Fabrication d'ammoniaque synthétique suivant les procédés G. Claude

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfureux et dérivés.

Nitrate d'ammoniaque et nitrate de potasse pour explosifs.

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate de chaux ammoniacal — calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et 725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % — hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique — trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à mouler.

Fongicides. - Herbicides. - Insecticides.

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{rs} C^{ie} Havrenne frères

Verriers-Gobeliers—**JUMET**

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

PRODUITS CHIMIQUES, FÉCULE, SELS

ÉTABLISSEMENTS

Van Eyck Frères, Soc An.

180, rue de la Soierie, à Forest-Bruxelles
Tél. 43.00.20

155, quai de Wondelgem, à Gand
Tél. 127.87

13, rue du Pont-Neuf, à Renaix
Tél. 117

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique)

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — **PLOMB LAMINÉ** — **PLOMB TUYAUX** — **PLOMBES A SOELLER** — **SOUDURE D'ÉTAIN** — **PLOMB BRUT** en saumons — **SIPHONS ET OUVRES EN PLOMB** — **LAINES ET FILS DE PLOMB** — **ACIDE SULFURIQUE**
Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Maurice VAN ASSCHE

Ex-policier judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École belge de Criminologie, directeur-proprétaire de la Centrale Belge d'Information

BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES
Téléphone 33-73-52 Reg. du Comm. 82356 C. C. P. 52038

RECHERCHE preuves et témoins ; griefs précis et faits nouveaux ; opportunité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.

RENSEIGNE en prévision d'associations ou commandites : démasque les contrefacteurs ; concurrent déloyal, espion commercial, saboteur, auteurs de divulgations ou menaces.

CONTROLE les agissements d'enfants prodiges ou dangereusement liés, d'intendants, gérants, caissiers, représentants, etc.

ENQUÊTE sur origines, antécédents, réputation, religion, fortune, caractère, conduite, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qui se justifie par la gravité de cet acte)

Vingt-trois années de probité professionnelle justifient
la notoriété acquise par l'informateur MAURICE VAN ASSCHE

Établissements Lavenne Frères

DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

BETON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Pleux,
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :
BRUXELLES
31, avenue du Boulevard

Adresse privée :
GAND
5, place St-Pierre

TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute
bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation —
Enduit plastique à froid — HYDROFUGE « RENSEC »

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston PRADEZ

(Licencié Technique)

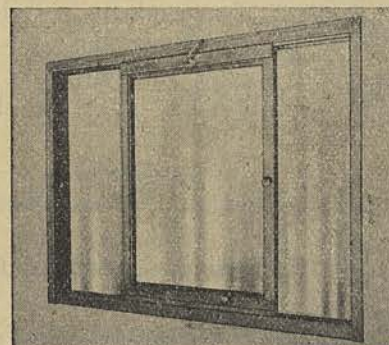
RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE

Téléphone 204.61

Les Menuiseries G. MYLLE

En tête du progrès

SPECIALITÉS BREVETÉES



Portes unies indéformables
Portes de garage à éclipse
Châssi-guillotines et cou-
lissants. Châssi Standard

Catalogues, références
et devis sans engagement
189, avenue de la Reine
Bruxelles Tél. 15.23.33

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

R. & A. Meirschart Frères

Sapin du Nord et d'Amérique

Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne

Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
franco camion à domicile

Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES — CHÊNES

MAISON

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

TOURNAI

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

FABRIQUE DE MEUBLES

A. DE TAEYE

USINE :

Boul. du Strop, 47-49, GAND

Tél. 120.92 - 141.22

Magasins de vente :

Rue de Courtrai, 6, GAND

Tél. 121.45

Rue du Midi, 89, BRUXELLES (près la Bourse)

Tél. 12.63.63

Spécialité d'installations complètes pour PENSIONNATS,
HOTELS, RESTAURANTS, VILLAS, etc.

LA PLUS FORTE PRODUCTION DU PAYS!

CARRIÈRES, SCIERIES et MARBRERIES

ÉTIENNE

Anciennement : Arthur ÉTIENNE

MAZY (Belgique)

Téléphone : Gembloux 45

Carrières à **ISNES-GOLZINNES** (Noir).

WARNANT-BIOULX (Bleu belge).

VILLERS-DEUX-ÉGLISES (Rouge).

Scieries et Ateliers de Marbrerie à **MAZY**.

Tous les marbres en blocs, tranches, bandes, carreaux. — Travaux de grande décoration

Spécialité de travaux d'art religieux

RÉFÉRENCES

BATIMENTS RELIGIEUX : Eglise du Sacré-Cœur à Turnhout. — Eglise de Raevels. — Eglise de Walhain-Saint-Paul. — Eglise Sainte-Alice à Schaerbeek. — Institut de l'Enfant-Jésus à Etterbeek. — Eglise de Waerschoot-Beke. — Couvent Sainte-Gertrude et église du Saint-Sépulcre à Nivelles. — Eglise de Mazy. — Eglise de Perbais. — Eglise de Moustier-sur-Sambre. — Couvent des Pères Salésiens à Grand-Halleux. — Chapelle des Oblats à Jambes. — Chapelle des Pères Salésiens à Courtrai. — Eglise de Zonnebeke. — Eglise Saint-Nicolas et église des Pères Carmes à Ypres. — Eglises de Warneton et Bas-Warneton. — Eglise d'Edeghem. — Eglise du Sacré-Cœur à Saint-Servais. — Institut Médical Marie-Médiatrice à Gand. — Hôpital Saint-Joseph à Arlon. — Eglise de Rieme-Ertvelde. — Abbaye de Cortenberg. — Basilique de Cointe. — Chapelle de la Maillebotte à Nivelles. — Eglise Notre-Dame-Médiatrice à Berchem (Anvers). — Eglise Notre-Dame du Sacré-Cœur à Anderlecht. — Institut de l'Enfant-Jésus à Brugelette. — Scolasticat des RR. PP. Jésuites à La Pairelle. — Eglise de Middelkerke, etc...

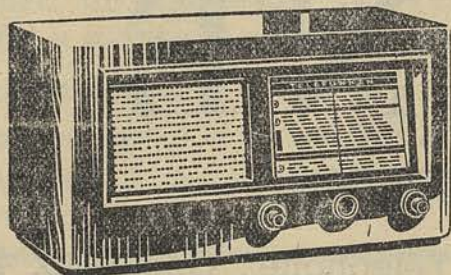
BATIMENTS CIVILS : **Bruxelles** : Palais du Roi; Grands Magasins de la Bourse; Palais du Gouvernement Provincial. — **Anvers** : Bâtiments Prist. — **Namur** : Pâtisserie Berotte et Magasin Bocca. — **Ostende** : Hôtel des Postes. — **Gand** : Palais de Justice. — **Saint-Josse-ten-Noode** : Bassin de natation. — **Mondorf** : Grand Hôtel des Bains. — **Charleroi** : Hôtel de Ville, etc...

LE PEINTRE SE RÉPÈTE, LE MARBRE JAMAIS

UN HOME SANS MARBRE EST UN ÉCRIN SANS VELOURS

Un Panneau de Marbre est un Tableau dont chaque coup de Pinceau représente des Siècles

**CES NOUVEAUX
TELEFUNKEN**
SONT VRAIMENT DES
«INSTRUMENTS DE MUSIQUE»



SUPER TA 55 WK

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammas d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distorsion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplification basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condensateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.



TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

CARRIERES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“MARCHAUX” Société anonyme
à PÉRUWELZ (Hainaut)
Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. — Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux d'Art et de grande Décoration. — Sculpture Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

**Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre
à MAFFLES lez-ATH**

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRI-CULTURE

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkergem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPÉCIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



Fabrication des
**ORNEMENTS EN ZINC,
 CUIVRE, PLOMB, ETC.**
 pour
le Bâtiment et l'Architecture

APPAREILS SANITAIRES
 Baignoires,
 Distributeurs, etc.
MÉTAUX
 Zinc, Plomb, Cuivre, Étain,
 etc.

Anciennes Usines Claudoré
 Adm. Délégué : Armand Soucy
 6, boulevard Charles-Quint, MONS
 Téléphones 427-1427

Galerie BOUCKOMS
 47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix
 Prix les plus bas

Appareils Sanitaires
 — EN GROS —

R. Van Marcke
 Place du Casino, 7, Courtrai

**Pompes électriques. — Tuyauteries.
 Métaux**
 et tous accessoires pour installations sanitaires.
 Multiples références.

PRODUITS KRIMPEN
 SOCIÉTÉ ANONYME STUIVENBERG-MALINES

Reg. du Com. : Malines 4912 Adr. tél. : Coene-Stuivenberg, Malines
 Compte Ch. Pos. : n° 340.15 Téléphone : 1174 (2 lignes)

Représentation générale :
Firme COENE-GEETS, Malines

Insecticides, Fongicides, Désinfectants horticoles.
 Produits pour la pulvérisation d'hiver des arbres fruitiers. — Produits
 pour pulvérisation au printemps et en été sur fruits, fleurs, légumes.
 — Produits pour poudrage à sec. — Moyens de protection divers.
 — Désinfectants. — Lutte contre les rats, souris, etc.

N'attendez pas l'hiver pour faire
SUPERHERMITISER
 vos portes et fenêtres



Suppression totale des courants
 d'air et économie de 30 % sur le
 chauffage. Garanti 10 ans de bon
 fonctionnement.

SUPERHERMIT
 59, rue de l'Orient, 59
 Bruxelles — Tél. 48.22.84

Pompes CHAUVIER
 Boulevard Emile de Laveleye, 205 - LIÈGE
 Tél. 110.54 — Registre du Commerce 8364

Spécialité de Pompes à très haut rende-
 ment - - Pompes pour tous liquides
 Pompes à Air et à Gaz - - Pompes à
 vide pour l'Industrie et les Laboratoires

ÉTUDES D'INSTALLATIONS

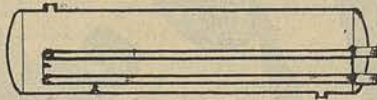
Les meilleures références - Exposit. Intern. Liège 1930 - Médaille d'Or

Ernest LENDERS
 2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES
 Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE
 dans le bâtiment

SON ! CHALEUR !

BOILERS & RÉSERVOIRS



LA SOUDAUTOGÈNE
 J. Yerna & Fils
 Rue Beau-Mur, 47, LIÈGE — Téléphone : 144,51

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

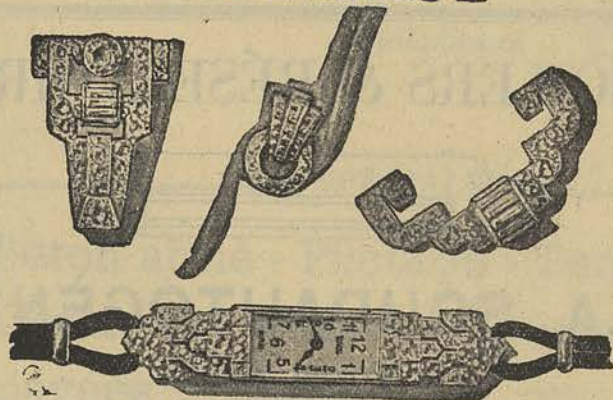
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



Le montre DUOPLAN.

ÉDITIONS

TOURNAI



CASTERMAN

PARIS

Un nouveau livre
d'EDMOND JOLY

Notre Dame de Bonheur

In-12, 212 pages : 15 francs

« Le nouveau livre d'Edmond
Joly, se lève comme une étoile
à suivre... »

(Cardinal BAUDILLANT.)

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La Bienheureuse Anna-Maria Taïgi, mère de famille
 La situation religieuse dans l'U. R. S. S.
 Voyages en Carélie
 En quelques lignes...
 « Le Grand Meaulnes » d'Alain-Fournier
 Les veuves du Calvaire
 La République des Ducs et l'Église de France

Georges LEGRAND
 Vicomte Ch. TERLINDEN
 Camille MELLOU
 * * *
 Fernand DESONAY
 Henri DAVIGNON
 Léon-E. HALKIN

La Bienheureuse Anna-Maria Taïgi, mère de famille⁽¹⁾

Les mots « mystique », « mysticisme » semblaient à beaucoup de bons chrétiens, il y a quelque quarante ans, désigner des continents spirituels lointains, inabordables à la généralité des fidèles, accessibles seulement à de rares privilégiés. Aujourd'hui, au contraire, et chaque jour davantage, ces mêmes termes sont passés dans la langue courante et paraissent s'appliquer à des départements de la pensée et de la vie familiers au grand nombre.

Quel est donc le sens précis que donne à ces expressions la théologie catholique ?

La théodicée ou théologie naturelle connaît Dieu à la lumière de la raison; la théologie surnaturelle procède de la révélation divine. Cette théologie surnaturelle est dite dogmatique en tant qu'elle porte sur les mystères révélés, morale en tant qu'elle traite des actes humains, de la grâce, des dons du Saint-Esprit. La théologie ascétique et mystique est l'application de cette théologie morale à la direction des âmes vers le progrès spirituel; l'ascétique s'occupe de l'exercice des vertus, la mystique de l'union de l'âme à Dieu.

En effet, dans la voie de la perfection chrétienne, à laquelle nous sommes appelés à nous acheminer, on distingue : l'ascèse, qui désigne les efforts par lesquels le chrétien cherche à se rapprocher de l'idéal qui lui est proposé; la mystique, qui désigne la vie intime de l'âme avec Dieu, vie produite par une action extraordinaire de Dieu dans l'âme. Ici deux éléments doivent être pris en considération : un élément essentiel et principal de la vie mystique, la contemplation; un élément accidentel et

accessoire de cette même vie mystique, élément qui s'y rencontre ou en est absent, et qui consiste dans les extases, divinations, phénomènes miraculeux divers. Réduite à son élément essentiel et principal, la contemplation, la vie mystique est tenue par les théologiens catholiques les plus autorisés pour une étape à laquelle un grand nombre d'âmes peuvent tendre et espérer atteindre.

La contemplation dont il s'agit ici n'est pas la contemplation philosophique où n'interviennent que les lumières naturelles de l'intelligence humaine, mais une contemplation qualifiée « mystique » pour signifier que ce « regard de l'intelligence fixé par l'amour sur la vérité divine... dépend de l'initiative de Dieu (1). » Un philosophe contemporain dont l'influence est considérable, âme sincère de plus en plus proche de nos convictions, H. Bergson, au cours de pages profondément sympathiques aux mystiques, écrit : « Le mysticisme complet est celui des grands mystiques chrétiens... De leur vitalité accrue s'est dégagée une énergie, une audace, une puissance de conception extraordinaires... On se demande comment ils ont pu être assimilés à des malades... Ne pourraient-ils pas servir à la définition même de la robustesse intellectuelle ? » Et encore : « Le mysticisme est incontestablement à l'origine des grandes transformations morales (2). »

(1) Extrait d'une conférence au pensionnat des Sœurs de Notre-Dame, à Namur. Nous ne saurions assez recommander la lecture de l'ouvrage d'ALBERT BESSIÈRES, S. J., *La Bienheureuse Anna-Maria Taïgi, mère de famille*, un volume de 280 pages, Desclée-De Brouwer, auquel nous avons emprunté la matière biographique de cette conférence. Donnons à cette occasion un pieux souvenir au très regretté Mgr Schyrgens qui consacra une des dernières chroniques publiées dans la *Revue catholique* à la biographie d'Anna Taïgi.

(1) R. P. T. D. JORET, *La Contemplation mystique d'après saint Thomas d'Aquin* (Coll. La Vie Spirituelle) Desclée-De Brouwer, 1927, p. x. Voir aussi, pour l'ensemble de ces données, R. P. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P., *Perfection chrétienne et contemplation selon saint Thomas d'Aquin et saint Jean de la Croix*, 2 volumes in 8°, 3^e édit. (édit. de la Vie Spirituelle). Il existe de nombreux traités de mystique, dus à la plume de prêtres et de religieux; tout le monde le sait; mais, fait moins connu, des laïcs même en ont composé. On a récemment traduit de l'allemand et publié aux Editions Alsatia un *Précis et guide de la vie mystique*, par JÉRÔME JAEGEN (1841-1919), qui fut soldat, officier de réserve, ingénieur, commerçant, directeur de banque, député au Landtag de Prusse. Il a inséré dans son *Précis et guide* de brèves allusions à sa propre vie mystique.

(2) H. BERGSON, *Les Deux Sources de la Morale et de la Religion*, Paris, Alcan, pp. 243, 244 et 314.

Durant toute l'histoire de l'Eglise, la flore mystique se développe avec une infinie richesse et une extrême variété. Témoin les livres qui nous restituent la physionomie de mystiques d'autrefois, les biographies nombreuses de mystiques de notre temps.

C'est bien le cas de parler, avec le livre de Job, de Dieu « qui ne se répète jamais (1) ».

Extérieurement, l'existence de beaucoup de mystiques, hommes et femmes, du XIX^e et du XX^e siècle est l'existence commune, dans le cloître, dans le ministère sacerdotal, dans le monde, le célibat ou le mariage.

Où qu'elles éclosent et s'épanouissent, ces âmes mystiques sont d'exquises fleurs de spiritualité, en un temps où l'atmosphère est saturée de matérialisme, de sensualité et de luxure.

Nombre d'entre elles demeurent tout à fait ignorées du monde; quelques-unes sont connues d'un public plus ou moins étendu. Aucune ne désire être appréciée ou estimée, car toutes regardent vers Dieu seul. Quand elles agissent au dehors, c'est que Dieu l'a ainsi voulu pour sa gloire, non pour la leur.

* * *

Celle dont nous nous sommes proposé d'évoquer ici les traits et la vie a été proclamée bienheureuse par l'Eglise en 1920; fait remarquable, elle est la première parmi les mères de famille qui ait été admise aux honneurs de la béatification, sans avoir à passer par le veuvage; en cela elle se différencie de sainte Françoise Romaine, la célèbre mystique des XIV^e et XV^e siècles, dont bien des traits la rapprochent.

Elle naît à Sienne le 29 mai 1769, fille d'un pharmacien qui se ruine si bien qu'elle vient à Rome à l'âge de dix ans s'établir avec ses parents, en quête d'une nouvelle fortune qu'ils n'y trouvent pas. Elle y est de quelques années lorsque la mort du grand mendiant Benoît Labre remplit la Ville Eternelle d'une renommée d'éclatante sainteté qui l'enveloppe et l'impressionne. Après un apprentissage dans un ouvrier, puis un emploi de camériste chez une signora, Anna épouse un portefaix, aide-cuisinier du prince Chigi, Domenico Taïgi. De noble descendance, Domenico n'en est pas moins réduit aux plus humbles besognes. Il est honnête et pieux, mais violent et têtu; Anna est douce, intelligente, spirituelle et cela fait un très bon ménage. Le mari ne néglige rien pour parer et distraire sa jeune femme et celle-ci, sans d'ailleurs manquer à ses devoirs, n'est pas insensible aux vanités mondaines. En 1790, Anna, qui atteint ses vingt et un ans et allaite son premier enfant, connaît son chemin de Damas. Elle se trouve en présence d'un Père Angelo, religieux servite, qui, quelque temps auparavant, avait entendu une voix lui dire au passage d'Anna : « Regarde cette femme. Je te la confierai un jour. Tu travailleras à sa conversion. Elle se sanctifiera parce que je l'ai choisie pour être une sainte. » A partir de ce moment, une vie nouvelle commence pour elle, vie de pénitence, ascension vers la sainteté. A son foyer même elle trouve d'amères tribulations, dont elle fait de précieux instruments de vertu.

Son père, fantasque, paresseux, devenu dans sa vieillesse acariâtre et plaignard est, de sa part, l'objet de mille gâteries. Accablé d'infirmités répugnantes, elle l'entoure de soins; le révolté s'apaise et meurt dans d'admirables sentiments de piété. Les difficultés de la vie ont aigri sa mère; Anna redouble de patience et la vieille femme finit par se calmer et faire une pieuse mort. De son mari elle est adorée; il ne cesse de chanter ses louanges, mais cela ne l'empêche pas de la bousculer rudement. Il lui survécut de longues années, eut l'inestimable joie de

témoigner au procès de béatification de sa femme et, lui aussi, eut une belle mort.

Dieu lui donna sept enfants; elle en vit mourir quatre; elle fut belle-mère et grand-mère aussi dévouée qu'elle avait été mère aimante et prête à tous les sacrifices; on la vit sans cesse parer aux nécessités matérielles des jeunes ménages, alors que le sien se serait trouvé dans la détresse, n'étaient de providentielles interventions; elle portait partout avec elle la paix et ce rayonnement pacifique s'étendait bien au delà de sa demeure : une de ses spécialités fut la réconciliation des familles.

Ainsi va-t-elle jusqu'à l'âge de soixante-huit ans, criblée de souffrances de tout genre. Maintenant elle est brisée; elle entend Notre-Seigneur lui dire : « Je suis tout à toi, comme à tous ceux qui prennent hardiment leur croix. Les enfants de la Croix sont mes bien-aimés. » Gagnant Saint-Paul-hors-les-Murs avec l'abbé Natali, elle lui dit : « C'est pour la dernière fois. » Après la sainte communion, devant le crucifix, elle se sent envahie d'une grande paix : « Vis en paix, ma fille, lui dit Notre-Seigneur, et ne t'inquiète pas de ce qu'on dit à l'extérieur. Tu n'as pas parlé au hasard. Adieu, ma fille, tu me reverras au Paradis. Oui, ma fille, adieu! Bientôt tu seras avec Moi, dans mon royaume. Hâte-toi d'aller où tu voudras, parce qu'après ce sera fini. » De ce moment elle aura encore sept mois d'agonie. Le 26 octobre 1836 elle s'alite pour ne plus se relever. Elle meurt le vendredi 9 juin 1837, ayant reçu sept jours auparavant de Notre-Seigneur l'annonce du jour de sa mort.

Le samedi et le dimanche, un cortège, où se mêlaient princes de l'Eglise et gens du peuple, défilait devant le cercueil. Les miracles se multipliaient sur sa tombe. La cause de béatification fut introduite en 1863 sous le pontificat de Pie IX. Dans son *Parfum de Rome* Louis Veillot consacrait un chapitre exquis à la servante de Dieu (1). Le 30 mai 1920 Benoît XV la proclamait bienheureuse et la donnait comme protectrice aux mères de famille en même temps que pour patronne à « l'Union Catholique Féminine ».

* * *

Mère de famille chrétienne, Anna-Maria Taïgi le fut en effet dans l'acception la plus pleine et la plus haute de ce titre.

Sa fille Sofia a laissé de Domenico son père un portrait qui nous rend bien le personnage et nous fait entrer dans la vie intime et journalière du ménage Taïgi : on y retrouve, en des scènes pittoresques excellemment décrites par le P. Bessières, les traits de caractère que nous avons notés.

Anna aurait pu se rendre la vie aisée en acceptant les avantages matériels qu'à la suite de grâces obtenues par son intercession de hauts protecteurs venaient lui offrir pour son mari, elle et ses enfants; mais sa fierté chrétienne y répugnait : « Je ne sers pas Dieu par intérêt, aimait-elle à dire. Remerciez la Sainte Vierge et non pas moi. » Elle ne voulait compter que sur Dieu, sur le labeur de son mari et sa propre activité pour subvenir aux besoins de la famille nombreuse, et la Providence intervenait miraculeusement, comme l'atteste le procès de béatification, quand Anna et les siens venaient à manquer du nécessaire. A ses enfants elle ne cessait d'inculquer la piété, l'esprit de travail, d'ordre et d'économie, prêchant d'exemple beaucoup plus qu'en paroles : « Travaillant habituellement jusqu'à 2 ou 3 heures après minuit, elle était debout à 5 pour la messe et la communion. Revenue de l'église, vers 6 heures, elle mettait ordre à tout, préparait les déjeuners. » « Je sauverai tes enfants, lui dit un jour Notre-Seigneur, parce qu'ils sont ton sang. D'ail-

(1) JOB, XXXIII, 14. Ainsi, combien différente de la bienheureuse A.-M. Taïgi, la bienheureuse Gemma Galgani, la vierge de Lucques. Voir sa biographie récente par S. Thor-Salviat, Paris, Bonne Presse, 6 fr.

(1) LOUIS VEILLOT, *le Parfum de Rome*, t. II, liv. VIII, chap. IX.

leurs, ils sont *pauvres* et les pauvres sont mes amis. Oui, je les sauverai, quoiqu'ils aient beaucoup de défauts. »

Anna avait le don de l'apostolat discret, opportun et joyeux qui rend aimables la religion et la piété.

Au procès de béatification, vantant la vie commune et l'organisation domestique telles que sa femme la lui faisaient, Domenico déclare : « Dans notre pauvre chaumière, sous la direction de ma femme, tout était en ordre et marchait comme une horloge, avec une paix de paradis. » Et voici le plus beau cri du cœur de Domenico : « C'était une femme *incomparable*... Je suis vieux, mais si j'étais jeune et que je voulusse parcourir le monde entier pour trouver une femme semblable, il me serait impossible de la rencontrer. *J'ai perdu un grand trésor.* » C'est l'éloge de la femme forte que l'Eglise emprunte au livre de la *Sagesse* et qu'elle propose à notre méditation : « *Mulierem fortem quis inveniet?...* *Procul et de ultimis finibus pretium ejus...* qui trouvera la femme forte?... Il ira la chercher loin jusqu'aux extrémités du monde ». (1)

* * *

« *Ecaltavit Lumiles!* »

Dans les vies de mystiques la vérité de cette parole du *Magnificat* éclate à toute évidence.

Par là les vrais mystiques s'opposent aux faux mystiques, pétris de vanité et d'orgueil. En tout leur pensée et leur manière d'agir protestent contre le discrédit jeté par certaine morale philosophique sur ce que d'aucuns appellent dédaigneusement « les petites vertus », « les vertus passives », parmi lesquelles ils placent l'humilité au premier rang. C'est contre une telle conception, radicalement opposée à la doctrine de l'Evangile et de l'Eglise, anathématisée par tous ses interprètes depuis saint Paul jusqu'aux papes les plus récents que s'élevait avec indignation notre grand cardinal Mercier dans une instruction à ses séminaristes dont l'opportunité ne pourrait être assez soulignée en un temps où l'orgueil mène l'humanité à sa perte comme il a perdu les mauvais anges et les hommes, péché premier et péché capital. Il n'y a pas de vertu passive, redisait le cardinal Mercier, toute vertu est active et l'humilité est la pierre angulaire de l'ascèse chrétienne (2).

Ces hommes et ces femmes, comblés de grâces extraordinaires, n'aspirent qu'à la vie obscure, ignorée ou méprisée. Quand ils sortent de la pénombre pour agir au grand jour, quand à leur vie privée s'ajoute une vie publique parfois mêlée aux événements politiques et sociaux, comme ce fut le cas d'Anna-Maria Taïgi, c'est que Dieu l'exige d'eux pour le bien des âmes et de son Eglise. Mais, dans la vie publique aussi bien que dans la vie privée, ils se sentiront et se proclameront les instruments de la puissance et de la bonté divines et rien que les instruments.

« Sache bien, ma fille, dit Notre-Seigneur à Anna au début de sa vie mystique, que quelque désir qu'il ait de m'aimer, si l'homme n'entre pas dans la voie droite de l'*humilité*, il trébuche sans cesse. L'homme porte en soi une poussière qui enveloppe son cœur, c'est l'amour-propre... L'homme est plein d'orgueil, et je n'ai que faire des superbes.

» Les *humbles* seuls me plaisent. Quiconque veut goûter mes délices doit mépriser le monde et s'attendre à être méprisé de lui.

(1) *Sagesse*, Prov. 31. Les mots en italique dans les citations le sont dans le texte de l'ouvrage du P. Bessières.

(2) CARDINAL MERCIER, *A mes séminaristes*. Septième conférence. *Emmanuel. Dieu est avec nous*.

Tous les traités et toutes les biographies de mystiques insistent sur l'importance primordiale de l'humilité. L'attention est particulièrement attirée dans la vie d'une mystique contemporaine, simple institutrice laïque anglaise, *Th. H. Higginson*, publiée par lady CECIL KERR, traduite par l'abbé V. BILL Desclée-De Brouwer, in-8°, 1936.)

» Je fais ma demeure dans les âmes humbles remplies de *simplicité*. Plus elles sont basses et peu cultivées, plus je m'y plais. Mais pour ces docteurs sages et doctes qui ont la tête pleine des fumées de l'orgueil, je les abaisse et tu sais ensuite où je les envoie. Là finit leur fausse sagesse et leur ostentation.

» O ma fille, j'exalte ceux qui s'humilient. Ils méritent mon royaume, et je leur dévoile tous mes secrets.

» Aime donc le *mépris*, car c'est là le vrai fondement des vertus. »

Comment les mystiques pourraient-ils se compter pour quelque chose au regard de Dieu avec qui ils vivent dans une union constante et intime! On a dit avec raison que les mystiques ne se démontrent pas et ne démontrent pas Dieu par des raisonnements, à la différence des philosophes, mais qu'ils voient Dieu et le font voir. Anna déclarait : « Non seulement je crois au Dieu de la révélation chrétienne, mais je l'ai vu! Je l'ai vu, chaque jour, pendant un demi-siècle. » « Sa vie, écrit le P. Bessières, c'est le surnaturel en action, devenu sensible et palpable; cela pendant quarante-sept ans. »

Mais « voir » n'est pas l'essence de la vie mystique.

Tous les mystiques de tous les temps seront d'accord pour dire de leur vie avec Marie de l'Incarnation, type remarquable de la mystique du XVII^e siècle : « Il n'y a point de curiosité pour voir, mais une insatiabilité à aimer. » Aimer, c'est-à-dire avoir la charité, c'est d'ailleurs le grand commandement : Notre-Seigneur, les apôtres, les saints de tous les âges, l'Eglise le répètent à l'envi. Le progrès dans l'amour, c'est toute l'ascension mystique (1).

Encore faut-il bien s'entendre sur la signification du mot « amour », car nul dans la langue humaine n'a été et n'est plus profané que ce mot-là. Il s'agit ici de l'amour de Dieu par-dessus toute chose et de l'amour du prochain pour Dieu. Et il s'agit aussi d'un amour de Dieu et du prochain qui se réalise, non par la recherche de délectations quelconques, mais par le sacrifice. Tout autre amour est replié sur soi-même et partant égoïsme. Les mystiques sont des êtres de sacrifice. Beaucoup sont des victimes expiatriques élues par Dieu pour le rachat d'innombrables pécheurs. Vivre en se sacrifiant ou mourir, le mystique est partagé entre ces deux désirs. Les textes foisonnent qui expriment cet état d'âme fondamental (2).

(1) Voir la belle étude sur Marie de l'Incarnation dans l'ouvrage fortement pensé et documenté de M. T.-L. PÉNIDO, *La Conscience religieuse; essai systématique suivi d'illustrations*, Paris, Réqui, 20 fr.

(2) On relira avec joie et profit, à propos de la connaissance et de l'amour tels qu'ils se rencontrent chez les mystiques, ces lignes extraites d'un article de J. MARITAIN, « Métaphysique et Mystique ».

« La métaphysique éveille le désir de l'union suprême, d'une possession spirituelle consommée dans l'ordre même de la réalité, et non plus seulement de l'idée. Elle ne peut pas le satisfaire.

Il est une autre sagesse que nous prêchons, scandale pour les Juifs et démeure pour les Grecs. Excédant tout humain effort, don de la grâce défiante et des libres largesses de la sagesse incréée, à son principe il y a l'amour fou de cette sagesse pour chacun de nous, à son terme l'unité d'esprit avec elle. Seul y donne accès Jésus crucifié, le médiateur élevé entre ciel et terre... La contemplation des saints n'est pas dans la ligne à la métaphysique, elle est dans la ligne de la Religion. Cette suprême sagesse ne dépend pas de l'effort de l'intellect en quête de la perfection du savoir, mais du don de l'homme tout entier en quête d'une droiture parfaite à l'égard de sa fin. Ce savoir, le plus haut, suppose qu'on a renoncé au savoir... Ce n'est pas pour connaître que les saints contemplent. C'est pour aimer. Et ils n'aiment pas pour aimer, mais pour l'amour de Celui qu'ils aiment. L'union même à Dieu, que l'amour demande, c'est pour Dieu premier aimé qu'ils y aspirent, ne s'aimant eux-mêmes que pour Lui. La fin des fins pour eux n'est pas faire exulter leur intelligence et leur nature et donc s'arrêter à soi. C'est faire la volonté d'un Autre, contribuer au bien du Bien. Ils ne cherchent pas leur âme. Ils la perdent, ils ne l'ont plus. Si en entrant dans le mystère de la filiation divine, et, en devenant *quelque chose de Dieu*, ils gagnent une personnalité transcendante, une indépendance et une liberté dont rien n'approche au monde, c'est en oubliant tout cela pour que, non pas eux, mais le Bien-Aimé vive en eux. » Cet article, paru dans la *Revue de philosophie*, 1926, a été reproduit dans les *Degrés du savoir*, Paris, 1932. Voir aussi la forte étude du R. P. J. MARÉCHAL, S. J., « Sur quelques traits distinctifs de la mystique chrétienne », dans *Revue de philosophie*, 1912.

L'aliment de cet amour, ce n'est pas dans les livres que la plupart des mystiques le trouvent, car un grand nombre sont illettrés ou du moins peu soucieux de littérature même religieuse. C'est dans la contemplation de leur crucifix, dans l'adoration et la réception de la sainte Eucharistie surtout qu'ils vont chercher de quoi entretenir et fortifier leur amour.

Il est vrai que cet amour leur est une source de joie incomparable. Le penseur que nous avons déjà cité, Bergson, écrit très justement : « Il existe une joie sans mélange, située par delà le plaisir et la peine, qui est l'état d'âme définitif du mystique (1). » Saint Paul écrit aux premiers fidèles qu'il « se réjouit dans ses souffrances ». Souffrances physiques et morales, souvent extrêmes, sont le lot habituel des vies mystiques, la rançon des grâces obtenues. Elles réagissent ainsi contre cette horreur de la souffrance qui est la caractéristique d'une multitude de nos contemporains. Rencontre frappante! Ceux-là qui ont horreur de la souffrance ne connaissent pas l'horreur du mal moral, de l'erreur, du péché, du vice. Ce qui revient à dire que l'amour de la vérité et de la vertu et l'amour de la souffrance vont de pair, qu'ils constituent deux arcs-boutants de la mentalité chrétienne.

Anna-Maria Taïgi, en même temps qu'elle prie et travaille, se mortifie, endure sans plainte, avec joie, douleurs physiques, contradictions, calomnies, mépris, tentations de toutes sortes, tortures morales; c'est ainsi qu'elle gagne le Ciel pour elle-même et pour les autres.

* * *

Il y a dans sa vie nombre de faits d'ordre surnaturel qui se retrouvent chez beaucoup de mystiques : assauts diaboliques, bilocations, communions miraculeuses, discernement d'hosties consacrées et d'hosties non consacrées, visions de Notre-Seigneur dans la sainte hostie, extases fréquentes dans les circonstances les plus variées, guérisons physiques extraordinaires opérées parmi les parents et hors de la famille.

En ce qui concerne la vie privée, elle a reçu le don de lire dans les cœurs, d'en connaître les secrets les plus intimes, de distinguer les âmes en état de grâce des autres alors qu'elle a affaire à des étrangers dont elle ne sait rien de science humaine; elle possède le don de prédiction; les conversions qu'elle annonce et qu'elle obtient sont parmi les traits les plus éclatants de sa vie. Il faut lire tout cela dans le livre du P. Bessières qui excelle à le narrer.

Anna guérit les âmes et soigne les corps à moins que Dieu ne lui accorde leur guérison miraculeuse. Parmi les malades, les pauvres sont ses privilégiés. Jamais elle n'en rebute, au contraire, elle va au-devant d'eux, se penche sur les plus délaissés, ceux dont les passants s'éloignent comme de pestiférés. A l'Hôpital Saint-Jean, à Saint-Jacques-des-Incurables, sa fille Sofia la voit qui va de lit en lit, distribuant des douceurs, aidant les malades. Sa préférée montre, à travers un voile, un cancer qui lui dévore le visage. Une femme atteinte d'une maladie contagieuse qui ronge les chairs et répand une odeur de pourriture retient longtemps Anna lors de ses visites hospitalières, et comme Sofia presse sa mère de partir, Anna répond : « Sens donc le parfum de son âme! Elle va, du lit, passer au paradis. » Ce pouvoir de guérir a été départi à l'humble femme, comme jadis aux apôtres, écrit son biographe, d'une manière officielle. Peu de temps après sa conversion, gravement malade, dans la ruelle du Sdrucchiolo, elle se prépare à mourir, quand Notre-Seigneur

lui apparaît en grand manteau bleu, lui prend la main gauche (la main droite, est-il dit ailleurs), lui déclare la prendre pour épouse et donne à cette main le don de guérir les malades. Puis il ajoute : « Tu peux te lever, tu es guérie. » Elle pousse un grand cri et se lève. Parfois Anna se contente de toucher le malade de cette douloureuse main qui porte l'invisible stigmate de sa puissance. Plus souvent, pour détourner l'admiration, elle se sert d'une image de la Vierge ou de sainte Philomène, d'une relique, de l'huile de la veilleuse. »

Les événements privés aussi bien que les événements publics, — auxquels nous allons faire allusion, — événements qui lui étaient naturellement inconnus, Anna les voyait dans son mystérieux soleil. En effet, « pendant quarante-sept ans, elle vit comme un soleil, dit le décret de béatification, en la lumière duquel elle discernait les choses présentes, autant que les lointaines, prévoyait les événements futurs, scrutait les secrets des cœurs, les choses les plus cachées et les plus secrètes. » Elle y lisait notamment le sort d'un grand nombre d'âmes, au ciel, en purgatoire, en enfer.

Rien d'étonnant à ce qu'on ait rapproché Anna-Maria Taïgi de sa compatriote sainte Catherine de Sienne. Car, ainsi que la célèbre Siennoise du XIV^e siècle, Anna fut mêlée à la vie publique de l'Eglise.

Catherine avait lutté et souffert pour ramener à Rome les papes qui s'en exilaient. Anna-Maria Taïgi lutte et souffre pour rendre Rome au pape exilé par Napoléon.

Elle est la conseillère quotidienne des souverains pontifes durant plus de quarante ans. Pie VII, Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI, Pie IX se succèdent sur la chaire de saint Pierre. Les puissances infernales font rage contre l'Eglise et cette humble femme est auprès du représentant du Christ l'ange redoutable aux suppôts de Satan. Elle annonce dans les termes les plus précis la chute de Napoléon; elle le voit à l'île d'Elbe, à Sainte-Hélène; de la ruelle romaine où elle habite elle assiste à l'agonie, à la mort, à la sépulture du conquérant vaincu; elle décrit ces faits minutieusement alors que rien n'en est connu du monde qui l'entourne. Chassés de France, la mère de Napoléon, Lætitia et le cardinal Fesch, oncle de l'Empereur, se sont réfugiés à Rome; Anna devient leur guide dans les sentiers de la pénitence et de la piété; elle les prépare à faire une bonne mort; ils en avaient besoin!

La biographie abonde en traits où se révèle le don de vision et de prévision miraculeusement départi à la bienheureuse. Un ministre de Bavière lui rend visite et sollicite ses avis. Elle lui raconte la vie qu'il a menée avec les fautes dont il s'est rendu coupable, puis lui explique dans toutes ses complications la situation politique européenne. Après une heure d'entretien, l'ambassadeur conclut : « Elle a le monde entier sous les yeux, comme je tiens ma *tabatière* dans ma main. Elle sait tout, tandis que nous, vieux diplomates, nous ne savons même pas ce qu'on traite dans les Cours où nous sommes accrédités. »

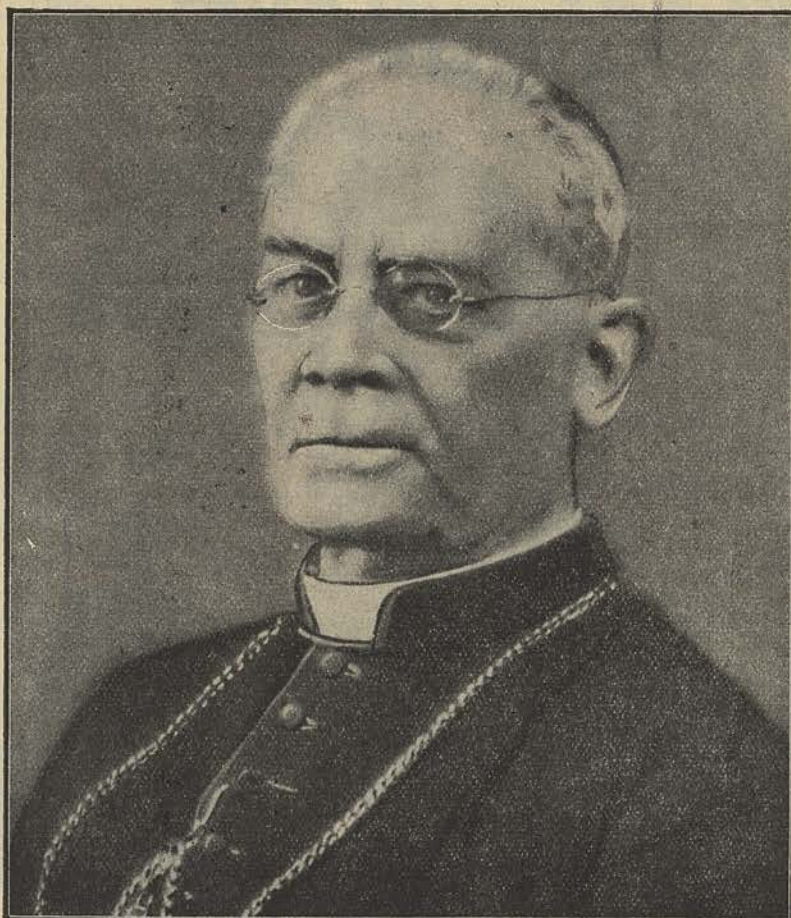
* * *

Tandis qu'elle prévoit et prédit, qu'elle soigne et guérit qu'elle conseille les papes, Anna souffre épouvantablement dans son corps et dans son âme : les maladies, les injures, les tentations contre la foi et la pureté s'abattent sur la victime expiatrice, comme autrefois sur ses pareilles, sainte Brigitte, sainte Catherine de Sienne, sainte Françoise Romaine, sainte Lydwine de Schiedam et tant d'autres. Elle se trouve plongée durant vingt années dans la nuit obscure, cette redoutable *nuit obscure* dont les âmes mystiques renouvellent constamment l'expérience et qu'un de leurs princes, saint Jean de la Croix, a décrite d'une plume

(1) H. BERGSON, *Les Deux Sources de la Morale et de la Religion*, Paris, Alcan, p. 280.

(2) SAINT PAUL, *Ad Coloss*, I, 24.

Ce qu'un Prince de l'Église pense de la Méthode de Linguaphone



Mgr BAUDRILLART, l'éminent recteur de l'Institut Catholique de Paris, a bien voulu nous honorer d'une précieuse attestation.

« D'APRÈS LE TÉMOIGNAGE DE PLUSIEURS PROFESSEURS, LE LINGUAPHONE REND EFFECTIVEMENT D'IMPORTANTES SERVICES POUR L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES. C'EST UN TRÈS BON AUXILIAIRE DU MAITRE. »

Mgr Baudrillart.

Emanant d'une aussi haute personnalité, ce témoignage sanctionne la valeur de notre méthode. De très nombreuses institutions d'enseignement, aussi bien en Belgique qu'en France, ont maintenant adopté la Méthode Linguaphone, l'incorporant dans leur enseignement moderne des langues.

**Faites un essai gratuit pendant
huit jours**

Demandez-nous aujourd'hui même l'ouvrage gratuit sur les langues vivantes à l'aide du bon ci-contre : vous y trouverez non seulement toute la documentation sur la Méthode LINGUAPHONE, mais encore le moyen d'en faire L'ESSAI GRATUIT PENDANT HUIT JOURS.

BON

**pour l'ouvrage gratuit sur les langues vivantes
à adresser à**

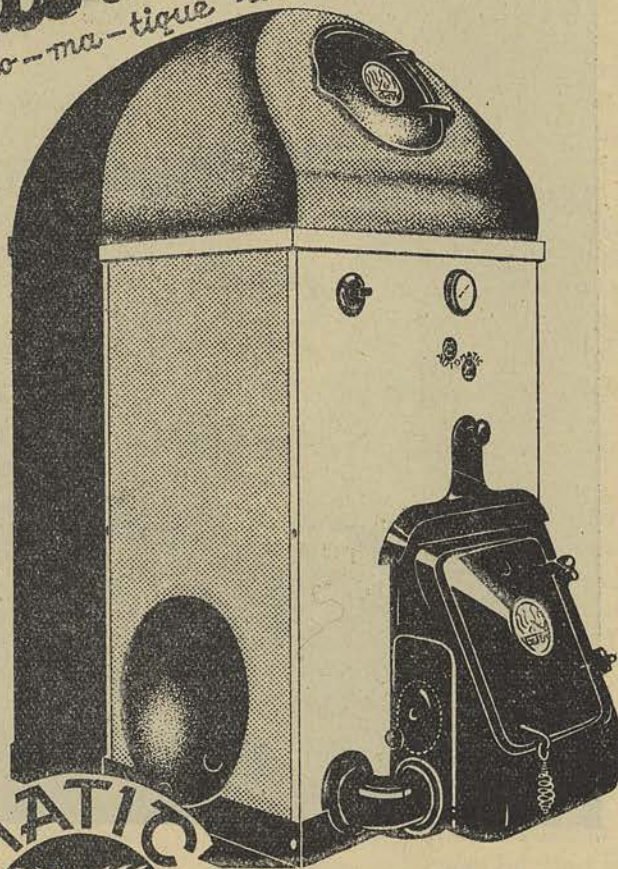
M. J.-A. HILARET, Directeur de l'Institut
LINGUAPHONE (Classe K 13), 18, rue du
Méridien, Bruxelles. — Tél. 17,60.80.

La chaudière d'avant-garde

au-toma-tique au petit charbon

MAXIMUM
de CONFORT et
d'ECONOMIES...

... GRACE
à la chaudière



EN FONTE, SANS GRILLE

DEMANDEZ NOTICE ET TOUS RENSEIGNEMENTS
A VOTRE INSTALLATEUR DE CHAUFFAGE CENTRAL

VISITEZ NOS MAGASINS D'EXPOSITION ET DE VENTE :
CÉRAC S. A., 48, Boul. Adolphe Max, Bruxelles

précise, vigoureuse comme la pointe du meilleur burin. Quand elle touche le sommet de cette épreuve, l'âme participe d'ordinaire au sentiment de l'abandon de Dieu qui étreint le Christ mourant et dont saint Jean de la Croix pense qu'à ce moment s'opéra le salut du monde. Anna disait alors qu'« elle se voyait reléguée dans un coin de l'enfer ».

En dépit de telles souffrances, qui sont le lot habituel des derniers temps de leur existence terrestre, les âmes mystiques — et ce fut ainsi pour Anna — sentent tout au fond d'elles-mêmes jaillir une source de paix imperturbable.

Certes, tout chrétien doit adhérer de toutes les forces de son intelligence et de son cœur à cette vérité : que le but de cette vie est la mort, qu'il faut vivre ici-bas pour mourir, parce que seule la mort permet l'union complète avec Dieu, cette union qui seule est capable de nous satisfaire.

C'est cette même vérité que la philosophie s'efforce de mettre en pleine lumière quand elle parle par la bouche d'un penseur doublé d'un poète, tel celui qu'on nomme le Maître d'Aix, Maurice Blondel, nous révélant dans la trame de nos pensées, de nos émotions, de nos regrets, de nos désirs un élan progressif vers l'éternel embrassement divin et, pour reprendre ses propres termes, « l'irradiation d'une chaleur et d'une vérité qui nous font aimer la vie en son foyer premier et nous orientent déjà vers le terme suprême (1) ».

C'est cette même vérité enfin dont les âmes mystiques ont une conscience aiguë qui les fait soupiner après la mort « comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines (2) ».

Au moment de quitter la terre, elles ne peuvent s'empêcher de chanter le *Magnificat* et le *Te Deum*, et ceux qui les aiment vraiment doivent s'associer à leurs *Alleluia*.

Saint Jean de la Croix (3), qu'on ne se lasse pas de citer en pareille matière, écrit dans une des plus belles pages de son incomparable traité *Vive flamme d'amour* : « La mort de telles âmes est donc très suave, très douce, supérieure au charme de toute leur vie spirituelle. Elles meurent, en effet, avec une extraordinaire impétuosité, une rencontre particulièrement savoureuse d'amour, et elles rappellent le cygne qui chante plus mélodieusement quand il se meurt. C'est pourquoi David nous dit : « Qu'elle est précieuse » la mort des saints dans l'amour de Dieu. » (Ps. CXV, 15.)

Leur mission posthume va commencer en même temps que leur félicité éternelle.

Elles entendent, ravies, l'appel de l'Époux à l'épouse, de Jésus à l'âme, que l'Église a repris de l'Écriture sainte pour l'incorporer à sa liturgie et que nous aimons à redire dans le *petit office de la Très Sainte Vierge* : « *Jam hiems transiit, imber abiit et recessit : Surge, amica mea et veni*; déjà l'hiver est passé, les pluies ont cessé et les eaux se sont écoulées; lève-toi, ma bien-aimée, et viens. » Il est venu, pour l'âme élue, le jour de la joie sans mélange et sans fin, le jour des noces éternelles.

GEORGES LEGRAND,
Professeur émérite.

(1) MAURICE BLONDEL, *La Pensée*, t. I, p. 327, Paris, Alcan, 1934.

(2) Psaume XLI, 1.

(3) SAINT JEAN DE LA CROIX, *Vive flamme d'amour*, première strophe, Vers VI, traduction HOORNAERT, Bruges, Desclée-De Brouwer, t. III des œuvres de Saint Jean de la Croix.

La situation religieuse dans l'U. R. S. S.

L'année qui vient de s'écouler a vu célébrer en grande pompe, à Moscou et dans les principales villes de l'U.R.S.S., le vingtième anniversaire du régime soviétique. Régime marqué, avant tout, par une lutte incessante contre l'Église, par une propagande antireligieuse inlassable, soutenue par les fonds de l'État et par l'aide de toutes les organisations officielles communistes. Depuis vingt ans les églises ont été systématiquement détruites ou désaffectées, la jeunesse a été déchristianisée par un enseignement obligatoire antireligieux, les ecclésiastiques et les croyants de toutes les confessions ont été odieusement persécutés. S'il y a peut-être moins d'exécutions sanglantes qu'au début, ce n'est que parce que les autorités procèdent d'une façon plus hypocrite, « on ne tue plus, mais on fait mourir », et l'on sait que quelques semaines ou mois de déportation dans les bagnes du nord de la Sibérie équivalent à un arrêt de mort.

Cependant, en dépit de tous ces efforts, le christianisme n'a pas disparu. Il a conservé des racines profondes dans les masses du peuple russe et le vieil adage « *Sanguis martyrum, semen christianorum* » a conservé toute sa vérité.

La presse officielle soviétique doit le reconnaître, des milieux de foi intense subsistent encore en Russie, y exercent leur activité en dépit de toutes les mesures répressives et se manifestent jusqu'au sein du *Komsomol*.

* * *

Dans son numéro de février 1937, l'*Antireligieux*, organe officiel des *Sans-Dieu militants*, écrivait : « Nous pouvons constater une reprise considérable de l'activité des ecclésiastiques et de leurs organisations qui ont recommencé leur travail de sape dans divers endroits de la région de Stavropol. Ainsi, dans le village V. Santchélévo, les ecclésiastiques ont organisé, au printemps 1935, au moment des travaux, un office à l'église et ont ainsi détourné des dizaines de kolkhosiens de leur devoir... A Fédorovka, le pope Gorbanovsky a formé une brigade d'activistes ex-koulaks et ex-ecclésiastiques. »

La *Pravda* du 2 mars signalait avec dépit que, dans la région de Kinechma, « il existe nombre de sectes diverses et de groupements religieux. Leurs adhérents sont très peu nombreux; certains d'entre eux ne comptent que deux ou trois personnes, mais ils développent leur activité et celle-ci dépasse souvent les cadres des cultes religieux ». Les membres de ces groupements tinrent même un *congrès régional* à Vitcheouga, pour coordonner leur activité. Le même numéro de la *Pravda* dénonçait les résultats de cette propagande et disait que dans la cité ouvrière de l'usine *Krosnovoljskaïa Manufacture* existaient deux chapelles illégales, où se réunissaient les disciples du groupe religieux des *Joséphites*.

Un peu partout les paysans des diverses confessions ont recommencé à célébrer les fêtes. L'*Antireligieux* de mars 1937 se plaignait de ce que, dans la colonie allemande de Soudak, des tentatives eussent été faites pour rouvrir l'église catholique, qui servait de local à un club, et de ce que, dans beaucoup d'endroits, les cérémonies religieuses fussent remises en honneur. « Dans le kolkhose *Troud*, écrivait cette feuille, les croyants ont organisé un cercle de chant religieux pour la jeunesse. Ce cercle a recruté

vingt membres. Cette jeunesse n'assiste pas aux cérémonies kolkhosiennes, tandis qu'elle prend une part active aux cérémonies religieuses. Dans le kolkhose de Telman il y avait onze pionniers; à présent il n'en reste que cinq. Les pionniers ont rendu leurs cravates et leurs insignes, en déclarant que leurs parents leur défendaient de faire partie de l'organisation des pionniers. Parmi les Allemands de Crimée il y a des instituteurs qui font de la propagande religieuse à l'école... »

« L'activité des ecclésiastiques de tous les cultes s'est ranimée en ces temps derniers, écrivait le *Vlast Sovietov*, n° 8, d'avril 1937; les formes de leur propagande sont nouvelles et extrêmement variées... Ils mènent une intense activité pour la « pêche des âmes ». Souvent ils font ce travail avec beaucoup d'intelligence et de finesse. »

C'est ainsi que, au grand scandale de la *Sovietkaïa Derevnia* du 7 janvier 1937, le pope de Gorloïé faisait le tour de ses paroissiens pour les exhorter à ne pas se faire inscrire comme athées lors du recensement et l'*Antireligieux* de février signalait, avec indignation, que « sous le couvert du recensement, l'ex-koulak Obiedkoff et ses collaborateurs recueillaient à Pereniskovo, région d'Ivanovo, des signatures pour l'ouverture de l'église. »

* * *

La *Pravda* du 15 avril 1937 imprimait : «... Il est indéniable que la religion est restée dans les mœurs d'une partie considérable de la population, principalement à la campagne parmi les femmes. Les ecclésiastiques... ont déployé une activité folle pour conserver et augmenter leur « troupeau ». Dans la région de Kouïbycheff les popes et leurs suppôts ont commencé une active campagne pour la réouverture des églises. Avant la révolution il y avait là 2.200 églises, chapelles et mosquées; 1.173 ont été fermées; parmi les autres, 325 fonctionnaient effectivement. A présent, des démarches sont faites auprès des organisations régionales pour la réouverture d'un nombre à peu près égal de ces lieux du culte. Le nombre des personnes de la région qui ont fait des démarches pour l'ouverture des églises était, en 1935, de 60; il a été, en 1936, de 336. »

Et ce même journal poursuivait : « On trouve des cas où des personnes qui avaient rompu avec la religion recommencent, sous l'influence des ecclésiastiques à prendre part aux cérémonies religieuses. A la grande honte des organisations locales, il y a parmi ces personnes des membres du Komsomol. Dans l'arrondissement de Bagetoff le komsomol Tourkine s'est marié à l'église et a, en qualité de parrain, baptisé l'enfant de son frère. Dans l'arrondissement d'Oulianovsk le komsomol Kouznetzoff célébrait les fêtes religieuses. A Penza et à Oulianovsk certains étudiants des *technicums* et certains élèves des écoles chantent dans les églises. Ces cas sont-ils rares? Malheureusement pas... »

« En face de tels faits, comment peut-on assurer tranquillement qu'il n'y a que les vieilles femmes qui prient chez nous... C'est un fait que même une partie de la jeunesse travailleuse des villes est encore prisonnière des préjugés religieux. C'est un fait que dans les arrondissements les plus proches des capitales on célèbre dans les villages, non seulement les principales fêtes religieuses, mais aussi toutes les autres. »

Et la *Pravda* continue en donnant des chiffres relatifs à la progression du nombre des baptêmes, mariages et enterrements religieux dans diverses localités, même à Sanskoïe « où se trouve le kolkhose Staline, le meilleur de l'arrondissement d'Effremovsk, dans la région de Moscou, et qui est inscrit au tableau d'honneur de cette région. Le président du kolkhose *Krasnoïe Akoulovo*, dans la région de Yaroslav, V. Smirnoff, est devenu, depuis janvier dernier, président du conseil de l'église et dans la même

région la citoyenne Slobadskaïa, présidente du kolkhose *Mogoutchy*, lit la bible aux kolkhosiens.

Malgré la misère effroyable qui règne parmi tous les Russes qui ne font pas partie de la bureaucratie soviétique, — misère qu'il n'y a plus à nier après les témoignages non suspects de Citrine, de Gide et surtout du communiste américain A. Smith dans son livre : *J'ai été ouvrier en U.R.S.S.*, — les croyants parviennent à subvenir aux besoins les plus indispensables de leurs pasteurs et à l'entretien des lieux du culte qui leur ont été laissés. Ainsi, à en croire le *Vlast Sovietov* d'avril 1937, « à l'église de la Résurrection, à Moscou, il a été vendu, du 1^{er} janvier 1925 au 1^{er} mai 1936, pour 436.581 roubles de cierges; à l'église de la Transfiguration, à Moscou, il a été vendu en 1936, en l'espace de trois mois, pour 10.153 roubles de pain bénit. »

* * *

Chose particulièrement intéressante, la jeunesse, qui cependant n'a connu d'autre régime que le communisme, est la première à s'en détourner. La *Pravda* du 10 mai 1937 écrit : « Les ecclésiastiques de toute espèce intensifient actuellement leur travail parmi la jeunesse et étendent leur influence néfaste sur les enfants. » Le résultat est que «... dans les arrondissements d'Yanaoul et de Bouzdiak les écoliers manquent leurs cours les jours de fêtes religieuses (*Pravda* du 5 avril 1937) ». « A Vyborg (région de Kalinine) le pope réunit la jeunesse pour des soirées; il joue de l'accordéon et dirige le chœur du « Cercle culturel ». Et l'organisateur du Parti, Karaseff, déclare : « Le pope est plus cultivé que nous..., les ecclésiastiques essaient d'étendre leur influence à l'école soviétique par l'intermédiaire des parents; ils obligent les enfants à aller à l'église, à prendre part aux cérémonies religieuses » (*Pravda* du 7 mai 1937). « Dans les écoles des villages de la région de Voronège... certains élèves fréquentent les églises, portent des croix, observent les jeûnes... Les ecclésiastiques étendent leur influence non seulement aux enfants, mais aussi à une partie des instituteurs... » (*L'Antireligieux*, n° 4, avril 1937). L'influence des progrès de l'idée religieuse dans la jeunesse n'a pas tardé à se faire sentir et, vu la plume dont elle émanait, on ne pourrait donner trop d'attention à ce qu'écrivait, dans les *Isvestia* du 27 avril 1937, la veuve de Lénine : « Les enfants qui fréquentent l'église se conduisent mieux que ceux qui n'y vont pas; cela inquiète les parents, qui ne savent comment faire l'éducation de leurs enfants. »

* * *

A côté du clergé, trop peu nombreux pour exercer la charge d'âmes, il s'est organisé un véritable apostolat laïque. Dans son numéro de juillet 1937, la revue *Questions syndicales* écrivait : « D'après un calcul approximatif, plus de 30.000 églises et maisons de prière existent encore dans notre pays. Le nombre des serviteurs des cultes est beaucoup plus élevé et, en plus, il y a des cadres d'*activistes* qui se groupent autour de chaque église... et qui représentent près de 7 à 800.000 personnes. »

Le *Bolchevik* du 15 mars 1937 évalue bien plus haut encore le nombre de ces zéloteurs de la cause chrétienne. « Dans notre pays il n'existe pas moins de 30.000 sociétés religieuses et leurs membres actifs, c'est-à-dire les conseillers d'église, comptent au moins 6 millions de personnes. »

Ces laïques suppléent dans la mesure du possible au manque de prêtres. C'est ainsi qu'on peut lire dans la *Voljskaïa Commune* du 8 mai 1937 que « dans le kolkhose *Krasny Maïak* de l'arrondissement de la Kinelsk, le komsomol Jarinoff s'est marié

dans l'église et les jeunes époux ont été bénit avec une icône par le candidat au Parti, Outotchkin ».

De son côté, l'*Ouralsky Rabotchy* du 15 mai 1937 écrivait : « Dans l'arrondissement de Sosnovsk les popes sont actifs. Les églises fonctionnent, les prêtres visitent les kolkhosiens dans leurs logements, font des offices à domicile. Mais c'est encore pire quand ceux qui devraient faire de la propagande antireligieuse sont eux-mêmes des instruments de l'Eglise. Le bibliothécaire du village de Yourkovsk, Zotoff, par exemple, n'a fait aucun travail antireligieux pour les Pâques; au contraire, lui et l'agronome d'arrondissement ont assisté à la messe la nuit de Pâques; ils ont été très actifs, allumant les cierges des lustres et les lampes d'autel; au lieu de propagande antireligieuse, ils ont fait de la propagande religieuse... »

* * *

Ainsi, d'un bout à l'autre de la Russie on assiste à un renouveau religieux d'une ampleur admirable et d'un courage digne des temps apostoliques. Il n'est pas douteux que s'il en avait la liberté, le peuple russe retournerait en masse au Christianisme.

Au lendemain de la promulgation de la fameuse Constitution stalinienne, au sujet de laquelle les communistes s'efforcèrent de tromper tant de bons naïfs dans les démocraties occidentales, on vit de nombreuses associations religieuses solliciter l'enregistrement et l'autorisation de réunir leurs membres à jours fixes. Mais les illusions ne furent pas longues; aux progrès du sentiment religieux répondit une offensive athée, plus acharnée et plus systématique que précédemment.

« La Constitution stalinienne de l'U. R. S. S., écrivait la *Pravda* du 15 avril 1937, ne signifie pas l'abandon ou l'affaiblissement de la propagande communiste, mais, au contraire, demande le renforcement de cette propagande, en particulier sur le front antireligieux. Les problèmes de l'éducation communiste réclament un large développement de la propagande athée... Il faut aider l'*Union des Sans-Dieu militants* à secouer sa torpeur... Il faut étendre la propagande athée à toute la jeunesse de notre pays. Nous devons prendre aux ecclésiastiques tout leur jeune troupeau. La jeunesse de l'U. R. S. S. doit être athée, sans exception! »

Le mot d'ordre ainsi donné était repris par tous les organes de la presse soviétique. L'*Ouvrier de Bakou* déclarait, le 24 avril 1937 : « Le travail antireligieux représente une partie essentielle du travail politico-éducatif et culturel et les unions professionnelles sont obligées de s'en occuper », et, dans son numéro d'avril 1937, n° 4, l'*Antireligieux* ajoutait : « La bonne organisation du travail antireligieux n'incombe pas exclusivement à l'*Union des Sans-Dieu militants...*, celle-ci doit s'appuyer sur toutes les organisations soviétiques. »

Toutes les forces de l'Etat soviétique sont ainsi mobilisées contre l'idée religieuse.

« Notre parti, proclame la *Pravda* du 7 mai 1937, a toujours énergiquement rejeté la neutralité à l'égard de la religion. » « Nous ne pouvons absolument pas considérer la religion comme une affaire privée par rapport à notre parti », écrivait Lénine. « Il est indispensable de lutter contre les préjugés religieux, de répandre une conception du monde vraiment scientifique, matérialiste, athée dans les couches les plus larges de la population... Il nous faut une énorme quantité de littérature antireligieuse... Elargissons le front du travail antireligieux! »

« C'est pour les bolcheviks un devoir, affirmait l'*Ouvrier de l'Oural* du 8 mai 1937, que d'aider les travailleurs qui n'ont pas encore rompu avec la religion à se libérer de cet opium... Il ne doit rester aucun arrondissement, aucune organisation qui ne

déploie pas une vaste propagande athée... Le travail antireligieux doit être basé sur une liaison inséparable avec la lutte des classes. »

Et la revue *Questions syndicales*, dans son numéro 11 de juillet 1934, répétait cette chose, vraie en tout temps et dans tous les pays : « Le régime socialiste, dans toute son essence, est dirigé contre la religion; il la déracine et vise à sa destruction complète... Les syndicats doivent organiser régulièrement et renforcer la propagande antireligieuse. »

* * *

Ces affirmations de principe allaient de pair avec la réalisation d'un plan méthodique, établi depuis la sixième réunion du Comité du Parti communiste russe, en juin 1936.

Une nouvelle édition, à très gros tirage, du *Manuel antireligieux* était lancée dans le public. Dans chaque région des publications et des journaux à caractère local, comme l'*Athée d'Odessa*, devaient être répandus à des milliers d'exemplaires. Des bibliothèques antireligieuses régionales devaient être créées partout pour préparer l'opinion.

En même temps étaient organisés dans les principaux centres des cours pour propagandistes athées. L'*Antireligieux* de février 1937, n° 2, annonçait fièrement que le 16 janvier, à Essentouki (Caucase du Nord), un premier groupe d'étudiants avaient reçu des certificats leur permettant de devenir instructeurs régionaux, secrétaires des Conseils de l'*Union des Sans-Dieu militants* et organisateurs du travail antireligieux.

Ces propagandistes ne tardaient pas à couronner leurs études par du travail pratique. Le 2 février 1937 une brigade partait de Léninegrad pour l'arrondissement de Staraya Roussa, visitant les kolkhoses, y organisant des cellules de *Sans-Dieu militants* et faisant élire des délégués à la Conférence régionale de cet organisme.

Même chose dans la région d'Azov, dans la région d'Odessa, où la brigade du camarade Koubansky visitait 46 kolkhoses et passait par les villages les plus reculés, où elle organisait des soirées « artistiques ».

Même chose dans la Russie tout entière, où les brigades athées organisent des conférences, des fêtes, des visites des musées antireligieux, ouverts dans toutes les localités de quelque importance.

Tout ce mouvement est coordonné et surveillé par le camarade Yaroslavsky, chef des *Sans-Dieu*, qui adresse, en juin 1937, de nouvelles directives aux syndicats soviétiques pour leur lutte contre la religion.

Les organismes officiels répondent à cette initiative : les mesures de rigueur, qui, à vrai dire, n'avaient jamais cessé, se multiplient; les rares ecclésiastiques qui jusqu'alors avaient échappé à la déportation sont envoyés dans les bagnes de Sibérie; les journaux publient avec une joie frénétique de longues listes de lieux de prière nouvellement fermés; les vexations, les rétrogradations, les diminutions de salaires et autres peines frappent les ouvriers courageux qui, dans les sovkhoses, comme dans les kolkhoses, osent encore affirmer leur foi.

* * *

Telle est, depuis la fin de l'été dernier, la situation religieuse en Russie. Et c'est en ce moment que l'on ose, dans les pays occidentaux, parler de « main tendue » aux catholiques et que certains idéalistes, aveuglés par l'esprit démocratique, paraissent vouloir répondre à ces avances.

Heureusement, dans sa grande sagesse, le Saint-Père a parlé

et son *Encyclique sur le communisme*, en donnant une analyse très complète de tous les aspects du marxisme antireligieux, a rappelé ou mis au point les anciennes directives et n'a laissé aucune place à l'équivoque.

La chose était d'autant plus importante que les communistes, en parfaits fils du mensonge, s'entendent mieux que n'importe qui à faire naître et à entretenir l'équivoque, comme on l'a vu récemment par la façon dont ils ont interprété le message de Noël de S. Em. le cardinal Verdier.

Comme le rappelait le 28 décembre, le comte della Torre dans un « éditorial » de l'*Osservatore Romano*, et comme ne s'en cachent pas les journaux russes, dont nous avons publié les extraits, l'athéisme est à la base du programme communiste. Si des atténuations ont été concédées dans la forme, le fond du programme reste le même. C'est pour ces raisons qu'il est impossible à l'Eglise d'accéder à une entente, fût-elle limitée à certaines réalisations pratiques.

Ce qui se passe en Russie, comme ce qui se passe en Espagne et comme ce qui se passe encore au Mexique, suffirait déjà à faire repousser toute offre de réalisations pratiques, même si les principes ne s'y opposaient pas.

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

La Revue catholique des idées et des faits est la revue belge de culture générale la plus vivante, la plus importante, la plus répandue, et... la moins chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour. Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision des choses, et comment, dans les graves problèmes qui dominent notre temps et dont dépendent pour une large part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confirmés par les faits : Victoire gâchée et Paix perdue; impuissance et faillite de Genève; extension de la réaction antidémocratique en Europe; accentuation et généralisation de réformes sociales profondes visant à redresser les abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation de l'homme par l'homme qui restera la grande caractéristique du XIX^e siècle; ravages du chancre russe; évolution de l'Allemagne vers la guerre de revanche et vers la persécution religieuse; course aux armements; ascension de l'Italie; guerre d'Ethiopie; guerre civile en Espagne; chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise; faiblesse et décadence de la France; nécessité pour tous les chrétiens, de se rapprocher et de promouvoir l'Union des Eglises; et, chez nous, évolution de notre politique intérieure, plus particulièrement du mouvement flamand...

Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-nous lire. Recommandez-nous autour de vous.

Voyages en Carélie

I. Allons plutôt en Carélie

La Finlande mérite le nom que lui ont donné les poètes : « le pays des mille lacs », — des quarante mille lacs, corrigent des géographes; des soixante mille lacs, renchérissent d'autres.

Elle est davantage encore un pays de forêts, puisque les forêts occupent 73 % de sa superficie. L'eau et la forêt, l'une et l'autre sacrées dans la langue poétique des vieux âges, conjuguent ici leur magie avec une entente si souple que certains paysages de leur création comptent sans doute parmi les plus ravissants du monde. J'oublierais tout de la Finlande, que je ne parviendrais pas à oublier les harmonieuses épousailles de ses forêts et de ses lacs.

Cependant la Finlande est assez variée pour laisser des images fort différentes à plusieurs voyageurs qui en auraient chacun parcouru une partie. Le touriste qui y entrerait par Tornio, au nord du golfe de Bothnie, et après un tour dans le nord en ressortirait par Kolttaköngäs vers Kirkenes, en Norvège, ne reconnaîtrait pas sa Finlande dans celle de cet autre touriste qui, débarqué à Turku en venant de Stockholm, parcourrait le centre et le sud, s'attardant à Helsinki, Lahti, Porvoo, Viipuri, pour s'en aller de là à Leningrad goûter les douceurs de l'U. R. S. S. Tous les deux auraient vu des lacs et des bois, le premier plus de bois, le second plus de lacs, mais ni l'un ni l'autre n'aurait vu la vraie « Suomi des lacs et des bois ». Où la trouverons-nous?

Est-ce dans la Finlande centrale, en faisant par exemple le trajet Lahti-Jyväskylä en bateau, sur l'admirable lac Päijänne, quitte à rejoindre Tampere en chemin de fer et ensuite Hämeenlinna en autobus? Aux gens pressés je conseillerais ce circuit, réalisable de Helsinki en trois ou quatre jours; et c'est une bonne synthèse, encore qu'un peu sommaire. Le voyageur qui peut prendre son temps ne doit pour rien au monde la supprimer de son itinéraire; mais il ne s'en contentera pas. Il ira voir la Carélie : il s'y attardera plus qu'ailleurs, et je lui promets un voyage merveilleux.

Le sud et l'ouest de la Finlande sont peu accidentés, moins mangés de lacs que le centre et l'est, et plus riches en cultures, plus peuplés; la Carélie a des parties sauvages et romantiques, des collines rocheuses d'où l'on jouit d'un spectacle inoubliable sur le système lacustre aux complications les plus diverses. C'est dans cette province orientale que je vous conduirai aujourd'hui, si vous voulez bien vous contenter de mes souvenirs personnels, des images qui sortent en ce moment des pauvres agendas où j'ai griffonné des notes presque illisibles. Nous mettrons parfois nos bottes de sept lieues : après un souvenir d'Imatra, nous enjambrerons les paysages pour nous attarder d'autant plus volontiers à Punkaharju; d'autres fois, pour lire page à page les merveilles du Saïmaa, nous flânerons en bateau pendant des heures, entre les îles, comme dans un jeu de l'oie aux pittoresques surprises, aux haltes imagées; et puis nous nous établirons sur les hauteurs de Koli, pour apprendre la terre et les bois, pour aussi récapituler nos visions dans les panoramas changeants d'un pan immense de Finlande.

II. Dans un restaurant finnois

Ce soir, d'abord, à Imatra... La gare est à quelque distance du bourg. Je marchais vers les rapides quand tout à coup une averse s'abattit, contre laquelle nul imperméable ne pouvait

TOUJOURS PARTOUT



TOUJOURS PARTOUT



1883

GROUPEMENT

POUR LA

Vente des Sous-Produits en Grès et en Petit Granit

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant la plus grande variété de teintes.

**Spécialité de moellons et parements
POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.**

TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON

RÉFÉRENCES: Église Ste-Julienne, à Verviers; Église St-Pholien, Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles de la Croix, à Cointe; Église de Robermont, etc., etc. Fournisseur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

Documentation et photographies seront fournies sur simple demande

8, rue de la Paix, LIÈGE

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76

Radiobell

" 538 "

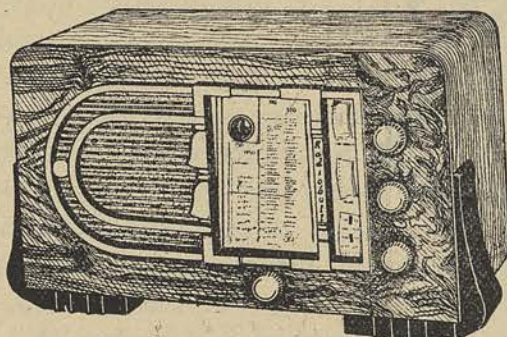
PRIX :

Altern.

2.490 frs

Universel

2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
" TUNOGRAPH "

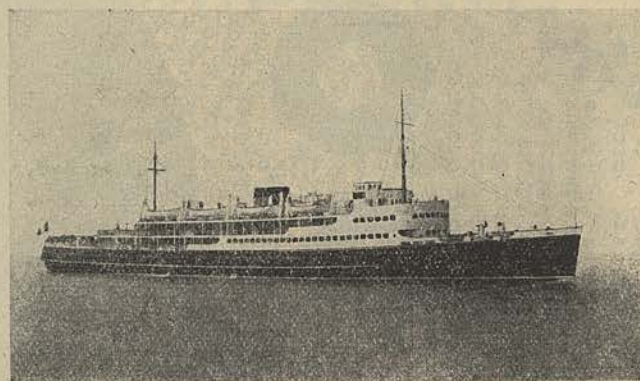
C'EST UN PRODUIT DE LA

Bell Telephone Mfg. Co

4, rue Boudewyns - ANVERS

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

m'armer suffisamment. Par bonheur, à un carrefour, le *Restaurant des Touristes* surgit à point. Une vaste maison d'angle, sans étage, avec beaucoup de fenêtres sur le paysage. Je m'y réfugie. Silence d'église. Les consommateurs, nombreux, mangent à de petites tables, calmes, secrets, comme en pénitence. Personne ne semble remarquer l'entrée de l'étranger. Pas même la serveuse, réservée et muette, qui circule à pas feutrés comme une chaisière. A Helsinki, à Viipuri, où j'ai passé les huit premiers jours, je n'ai guère été en contact qu'avec des missionnaires hollandais; je ne connais encore que par ouï-dire les coutumes finlandaises. Dans ce petit restaurant populaire, mieux qu'à l'hôtel où j'irai tout à l'heure retenir ma chambre, il me sera possible de voir les Finnois chez eux. Je m'attable, en attendant la serveuse; elle ne vient pas. Je vois des consommateurs se lever, s'approcher d'une grande table dressée devant l'énorme poêle de faïence, et sur laquelle, entre des piles d'assiettes et une armée de verres, s'alignent les hors-d'œuvre et les brocs de boisson. Chacun choisit et se sert à son gré. Faisons comme tout le monde. Nous sommes loin ici des plantureux parterres de hors-d'œuvre qui font la gloire des grands restaurants de Finlande, comme d'ailleurs des pays scandinaves (je n'en trouverai nulle part d'aussi somptueux que, voici douze ans, à Ledborg, dans le Sjaeland, où des laquais galonnés d'or et ceints de l'épée circulaient avec de grands plateaux d'argent autour d'un fabuleux rêve gastronomique et pictural fait chair et poisson... mais cela, comme disait le vieux Kipling, est une autre histoire.) Contentons-nous de cet éventaire modeste : quelques variétés de saucissons, de viandes et de poissons fumés, et la gamme des pains rituelle : pain de froment, de seigle, de méteil, et knickebröd. Je ne vais toucher cette fois qu'à ce que je connais; le knickebröd, ces carrés de pain cartonneux piqués de petits puits réguliers comme un matelas, j'aurai l'occasion plus tard de le comparer à celui de la Suède, bien meilleur; choisissons donc le pain noir qui a l'air bien appétissant, et ces tranches de jambon plutôt que ces tranches de viande sombre, qui sont, je l'apprendrai plus tard, du renne fumé. Mais que boire? Il y a là des canettes de verre : les unes remplies d'un liquide couleur acajou, trop rouge pour être du café froid, trop opaque pour être de la bière. (J'ignorais encore que c'était le *kalja*, espèce de malt ou de bière non alcoolisée, qui se vend 3 marks les cinq litres et qui se consomme, l'été, en quantités invraisemblables.) Les autres me paraissent contenir du lait. Versons-nous un verre de lait. On en boit beaucoup en Finlande. On dit, et il faut le croire, que les petites vaches maigres, sans cornes, que j'ai vues plus souvent dans les bois que dans les pâtures, sont bonnes laitières. Muni de mon goûter, je retourne à ma table et je salue avec appétit le modeste repas de paysan de chez nous que je me suis composé. Mais ce lait est aigre, aigre! Est-ce du lait battu? Je l'ai cru, jusqu'au jour où l'on m'expliqua que c'était du *pimä*, espèce de lait caillé qui se mange plus souvent en petites terrines, copieusement additionné de sucre, et corrigé aussi — détail important — d'une bonne pincée de cannelle. Ignorant, j'en bus deux grands verres, sans sucre — c'était rafraîchissant, et j'avais soif, — mais aussi, hélas! sans cannelle, ce qui, une heure plus tard, me causa oh! la la! une de ces douleurs d'entrailles que Huysmans eût décrite avec une intempérante précision! Pourquoi les Baedeker, au lieu de nous donner les dimensions exactes du château fort d'Olavinlinna, ne nous enseignent-ils pas plutôt les précautions à prendre en abordant les plats nationaux? Mais glissons, sans appuyer.

Ce goûter, malgré ses conséquences, fut exquis. La salle était riante, et son calme, où le tintement d'un verre ou d'une fourchette faisait presque scandale, était rassurant et sympathique. Ah! ces grands « taiseux » que sont les Finlandais! On dirait

que le silence des longues neiges hivernales a pénétré jusqu'à leurs os, imposé sa patience à leurs gestes et sa dureté tranquille à leurs visages où les yeux mêmes semblent se taire. Dans les trains, ce silence encore, même entre compagnons de voyage; et aussi dans les tramways, où les receveuses remercient d'un signe de tête, plus asservies à leur mutisme que des chartreux; au cinéma, où l'on se croirait à une séance de spirites, et dont les salles s'emplissent et se vident sans bruit comme des chapelles ardentes avant la levée du corps.

Pourtant, ce silence, qui gêne au début, et que je profane d'abord à mon insu par mes habitudes de Méridional — pour ces Nordiques, nous sommes évidemment des Méridionaux, et d'une rare indiscrétion, — ce silence devient peu à peu amical; il implique je ne sais quelle entente tacite; on a confiance en vous et vous pouvez avoir confiance : le Finlandais est honnête. Pourquoi hésitez-vous à déposer vos affaires dans ce vestiaire sans surveillance où entre et sort qui veut? Ne vous inquiétez pas si dans votre paletot vous avez oublié un portefeuille gonflé de banknotes : on ne vous le volera point. Même si vous le perdiez sur le trottoir, il est certain que personne ne se l'approprierait; le plus probable, c'est qu'on allongerait le pas pour l'éviter ou l'enjamber; le ramasser? non. « Tu ne voleras point » : tout le Nord observe ce précepte du Décalogue; et nos méfiances instinctives sont un affront plus qu'une précaution, inutile, sauf, peut-être, dans les grands centres.

III. Majesté des Eaux

L'orage avait cessé. Pour arriver au *Valtionhotelli*, il me fallait passer le pont jeté sur le rapide. Même emprisonné dans ses énormes quais de granit élégamment récurvés, le fleuve est encore grandiose, quand il se précipite vers la vaste usine d'électricité qui barre, plus loin, le paysage. A sa gauche, une gouttière semi-cylindrique en bois, large comme une douve, s'empare des troncs flottés qu'un barrage fait dériver vers lui, et les entraîne, à un rythme de chute, comme les ruisseaux de la rue, gonflés par une pluie battante, charrient allumettes et fétus. Et à côté, c'est la chute bruyante du grand barrage, où les eaux se bombent et luisent comme des cuirasses d'acier. Mais il faut la revoir plus loin, l'eau sauvage un instant muselée, bondissant, de nouveau libre, dans une rage de tourbillons, d'écumes et d'embruns, entre les rives escarpées et comme épineuses de roches rouges. Joie sauvage de longer le Vuoksi, en enjambant les pierres énormes, en sautant les crevasses, à travers les bois de pins! Le soir est plein d'un tumulte d'ébullition gigantesque qui ne gêne point la paix de la nature, qui s'intègre plutôt à son silence. L'orchestron et les cris d'un Luna-Park éphémère, là-bas, en amont des chutes, est avalé, annulé par cette grande paix bruissante. Et ma chambre, dans une tour d'angle de l'hôtel, — cellule fraîche qui ne me semble si exigüe que parce que je ne connais pas encore les auberges de la Laponie, — recevra toute la nuit, par ses six petites baies romanes, un ciel vert-bleu empli de cette éternelle rumeur marine, plus apaisante que l'immobile respiration des déserts.

IV. Punkaharju, ou les Noces de l'Eau et de la Forêt

A Punkaharju nous pouvons admirer une des oses les plus remarquables de la Finlande. Les oses sont des crêtes étroites et longues qu'ont sculptées, à l'époque glaciaire, les dépôts de graviers charriés par la débâcle (1). Seule une photo aérienne

(1) Cfr. J. LEIVISKA. *La Finlande en 1917*. Librairie académique, Helsinki. RAGNAR NUMELIN. *Some aspects of the Geography of Finland*. Helsinki, 1935.

peut donner une idée exacte de cette arête de sept kilomètres, allongée en courbes molles comme celles de nos rivières de plaine, avec, vers le milieu, un éploiement en largeur qui ressemble à une paire de grandes ailes; ainsi, vue d'un avion qui volerait à mille ou deux mille mètres, l'ose de Punkaharju figurerait une bête fabuleuse, dragon, serpent ailé, dont la forêt de pins hérissé le dos d'un poil dur, et qui nage sur une surface liquide grenue comme une peau de chagrin.

Il y a donc cette chaussée, qu'il faut parcourir en auto, si vous êtes pressé, mais, si vous ne l'êtes pas et si vous avez de bonnes jambes, plutôt à pied. Cette marche de 14 kilomètres vaut sa fatigue. La belle route suit l'arête de l'ose qui, à droite et à gauche, descend en pentes boisées vers les lacs. Les pins sont forts et beaux comme les plus grands de la Forêt-Noire; leurs troncs agitent, dans leur ombre si dense qu'elle est immobile, une rumeur d'ovation loir taine au sommet de leurs hautes hampes d'or bruni. A chaque détour des promenades, l'imprévu de l'eau toujours diverse; et dans les lacs intérieurs, calmes comme des miroirs, les îlots, avec la draperie du reflet de leurs pins, qui pend en franges vert sombre. Car l'ose doit sa poésie aux lacs qui l'accompagnent. J'ai suivi en Finlande centrale une ose sans lacs : c'était beau, mais il n'y avait là ni rêve, ni mirage. C'est vers le soir que la magie de Punkaharju est souveraine. Je revenais, fatigué mais heureux, de cette marche pleine de surprises et dont on regrette qu'elle ne se prolonge pas à l'infini. L'eau, partout présente entre le grillage des troncs, formait comme une série sans fin de lointains vitraux miroitants. D'argent squameux aux espaces plus ouverts, elle prenait, dans les lacs mieux abrités, des teintes glauques et de sombres transparences. Le soir tranquille y dormait en reflets roses, doublait les paysages, les transposait dans l'idéal. Les lointains se multipliaient, à cause des îles qui tranchent les plans, et ils se superposaient jusqu'à l'horizon montant à mi-hauteur des pins de la crête.

Rentré à l'hôtel, ne pouvant, malgré ma fatigue, quitter cette paisible agonie, je m'installai à la terrasse qui domine la route. Le silence était comme un myriadaire frémissement à peine perceptible de moucheron. Parfois un léger coup de vent agitait les aiguilles des pins avec un bruit de rideau qu'on écarte; les espadrilles d'un promeneur sur le macadam exagéraient la solitude et, descendant vers la vallée, le babil et le rire de deux jeunes filles sonnaient creux comme dans un temple vide. Au loin clapotait un bruit de rames; les pattes tendues en arrière, une oie sauvage volait bas, vers un îlot...

V. Savonlinna

Il faut avoir navigué sur quelques lacs du Saïmaa si l'on veut parler en pleine connaissance de cause du charme de la Finlande. Embarquons-nous-y à Savonlinna, à destination de Joensuu; nous ne traversons pas le « grand Saïmaa », vaste et nu comme une mer, mais d'autres lacs du même système, plus pittoresques, plus variés, semés, selon l'expression populaire de là-bas, « d'autant d'îles qu'il y a de jours dans l'année ».

J'arrivai à Savonlinna par une matinée grise. La veille, nous avions eu de la pluie — la seule, à vrai dire, que j'aie connue en Finlande, — et le temps convalesçait lentement. Un peu de bruine sied à merveille aux petits ports. La ville humide luisait de toutes ses façades de bois, jaunes ou crème, longues et basses sur leurs hautes fondations de pierre ou de brique, et au bout des rues rectilignes moussaient la verdure rafraîchie de parcs ou de forêts, ou bien dansait la lueur gris clair du lac. Savonlinna est une des rares villes finlandaises qui aient « leur monument » à montrer au touriste. Olavinlinna, le burg d'Olav, a grande allure sur son

îlot, avec ses trois puissantes tours et ses murailles formidables. Bâti au XV^e siècle, il a maintes fois résisté à l'assaut des Russes. C'est, à la vérité, le plus beau château fort de la Finlande. Celui de Turku, avec ses trois nefs massives et sa tour carrée, a l'air d'une cathédrale barbare; celui de Viipuri, bastion de l'Est par excellence, demeuré caserne, ne vaut que par le panorama de la ville et du port qu'offre le sommet de son énorme tour. Mais Olavinlinna a gardé toute sa beauté farouche de jadis. Quand la barque du passeur silencieux aborde sous ses murailles, vous mettez le pied sur un îlot du passé. La chevalerie : franc-maçonnerie de la bravoure, confrérie internationale de l'honneur, gloire et force de la chrétienté au pouls unique, on en retrouve ici des vestiges qui parlent encore avec assez d'éloquence. Est-on en Finlande, en Angleterre, en France ou chez nous? Les blasons et armoiries de la salle des chevaliers, la chapelle des temps catholiques sont d'un moyen âge de partout. J'arpente avec émotion ces salles sombres, ces chemins de ronde; je gravis les durs escaliers en colimaçon des tours, m'arrêtant aux échauguettes, contemplant, par les meurtrières, de minces rectangles de mer lointaine brodée de verdure proches. Et partout cette parfaite propreté du Nord, qui époussète même ses ruines; les frondaisons montent à l'assaut des tours partout où le lac s'écarte assez des murs pour le permettre, et dans les cours soigneusement balayées tremble l'ombre nerveuse et fraîche des bouleaux blancs de Carélie.

Quand j'eus visité le château, je m'installai, pour un lunch rapide, au Ratapaviljonki, qui vous offre, dans un encadrement de saules, une vue circulaire sur l'eau horizonnée de rochers et d'îles boisées, pareilles à des parcs seigneuriaux. J'allai retenir ma cabine sur le vapeur *Orivesi II*, puis, sur la place qui remonte du port vers le centre, je flânai parmi les étals du marché. J'adore me mêler aux foules des marchés dans toutes les villes où je m'arrête : immergé dans le peuple, porté par ses lents remous, il me semble que je l'apprends un peu mieux. Ces marchés de province étalent toujours une pacotille caractéristique, qui raconte un peu les goûts, les besoins, les métiers de la région. Ici, je m'arrêtais de préférence auprès des marchands d'ustensiles rustiques. Le *puukko*, ce poignard finlandais que tous les hommes portent sur la hanche gauche à la ceinture, est un outil à tout usage; légèrement recourbé au bout, tranchant comme un rasoir, il devient une arme terrible dans les rixes. Le plus souvent sa lame à gouttière, sa poignée et son fourreau sont travaillés avec soin et ingénieusement ornés. J'observe ici les *puukot* paysans : le cuir dur de leurs gaines taillées en courbes garde au milieu son poil gris, s'adonne de petits clous de cuivre et de garnitures en cuir souple de diverses couleurs; dans la poignée d'os sont gravés de naïfs emblèmes : une tête de renne, un traîneau ou une barque, le lion héraldique de Suomi debout sur son glaive. Le paysan finlandais occupe depuis toujours les loisirs de son long hiver à de menus travaux d'art domestique où il est devenu très habile. Les *puukot* de luxe qu'on vend dans les grands magasins et que portent les messieurs ne diffèrent des *puukot* rustiques que par la perfection impersonnelle qu'ont les articles fabriqués en série, à la machine. Voyez encore ces objets en bois de genévrier : écuelles, cuillers, et surtout ces jolis cuveaux à hautes anses, de toutes dimensions, depuis le jouet d'enfant et le bibelot d'étagère jusqu'au baquet à lessive. En Carélie on rencontre encore des vieillards qui savent enrouler en longs cornets les minces lanières de bouleau pour faire ces grandes trompes bucoliques qui ont sonné pendant des siècles sur les paysages de Finlande et de Suède, en tout semblables au cor de Kullervo dans la fresque de Gallen-Kallela. La Finlande qui tire du bois sa principale richesse le fait servir à tant d'usages. Les paniers en lames de bouleau tressées, les boîtes

et valises en bois emplissent les filets des troisièmes classes dans les trains, où sont montées les paysannes.

VI. Sur les lacs

A 1 heure de l'après-midi, sous un ciel encore brouillé, le vapeur quitte le petit port de Savonlinna, passe sous les murs de la forteresse et gagne le large. La ville s'ouvre en éventail à mesure qu'elle recule, puis elle se resserre, dans un décor de verdure sombres. Mais avant qu'elle ait eu le temps de s'estomper dans la buée de l'éloignement, le lac lui-même m'a pris tout entier. C'est une manière de parc de rêve aux perspectives toujours changeantes : îles et presqu'îles, passes et fjords. Rétréci, élargi tour à tour, le lac se multiplie. Des îlots s'arrondissent çà et là comme des massifs ou des boqueteaux sur des pelouses liquides. Parfois une plage minuscule de sable très blanc, et de distance en distance, blanche aussi, la tourelle basse d'un petit phare à feux intermittents. De rares maisonnettes jaunes ou rouge ponceau semblent des jouets abandonnés d'une boîte de Nuremberg. Autour d'une ferme, un champ de blé mûr exagère son or dans le sombre encadrement des sapinières. Ainsi chaque îlot dispose autrement son étalage d'accessoires pour arbres de Noël. Entre les terres l'horizon s'enfuit pour s'arrondir là-bas, collier bleu foncé de collines basses. Les îles proches sont plus claires, rayées d'argent par les troncs des jeunes bouleaux, ou plus sombres, mais gaies encore, où elles sont plantées de conifères. Tout ce voyage est une bande documentaire d'un intérêt toujours nouveau. Même sans les escales, le petit vapeur serait plaisant et aimable. Car outre l'agrément de la fraîche solitude lacustre avec ses vues merveilleuses, il offre celui de compagnons exquis et de comparses pittoresques. Bel homme aux traits énergiques, le capitaine est d'une politesse nuancée et simple, selon la tradition du métier. Peu de passagers vont jusqu'à Joensuu et ont loué une cabine pour la nuit. Après deux ou trois heures, on les connaît tous, et le plantureux dîner aux interminables hors-d'œuvre, présidé par le capitaine, finit par nous lier tous d'amitié. Il y a un jeune couple fenno-américain qui vient revoir la mère patrie qu'il ne connaît encore que par le souvenir des parents (et je voudrais pouvoir ajouter à la joie de mes découvertes la leur, qui doit être autrement profonde!); les autres passagers de première sont des villégiateurs fuyant la capitale : le jeune ingénieur M..., le professeur L... et le docteur S..., avec leur famille. Si l'homme du peuple, en Finlande, est secret et peu liant, la bourgeoisie, tout aussi réservée, a la distinction et la simplicité qui font le charme des Suédois. Couchés dans les fauteuils de pont, nous commentons les paysages et les traits de mœurs, et je me familiarise un peu plus avec la mentalité de l'élite, ses idées politiques, son patriotisme nourri d'un merveilleux passé de légendes, mais épanoui dans l'espérance des grandeurs futures.

Les comparses, c'est le petit peuple des secondes : paysannes endimanchées, ouvrières, marchands, groupe bariolé dont quelques unités se remplacent par d'autres à chaque escale.

Car il y a les escales : entr'actes plus amusants que la pièce. En approchant de certaines îles, le bateau corne longuement, ralentit sa marche, et vient sagement frôler un rustique débarcadère. Deux ou trois nouveaux voyageurs attendent sur les planches branlantes, avec leurs gros paquets ou leurs sacs à côté d'eux. Silencieusement se fait l'échange des passagers et des colis, et le bateau repart, tandis que s'éloigne, par le chemin montant en courbe entre des blocs de rocher emprisonné de pins et de jeunes bouleaux, la petite troupe pittoresque des insulaires revenus du marché de Savonlinna. Sur une planchette clouée à un arbre j'ai lu : *Varparanta*. Point de maisons. Il doit

pourtant s'en cacher quelques-unes, Dieu sait où, dans cette oasis émergeant du désert des eaux. Et l'escale se répète dix fois, peut-être vingt fois, avec quelques légères variantes dans le décor et les personnages. Ce samedi a l'air satisfait, tout rempli déjà de la pensée du dimanche. Il est peint en couleurs riantes aux abords du ravissant canal d'*Oravi*, le plus joli épisode du voyage. Je vois un pont tournant, qui se met à bouger quand le petit vapeur approche, soufflant un jet de fumée avant son cri d'appel. A droite une colline s'arrondit, plantée exactement de pins et de bouleaux, et des maisons de poupée y ont poussé, y repoussent tous les jours, dirait-on, tant elles semblent neuves et fraîches, toutes peintes en rouge, avec la rituelle bordure blanche encadrant les pignons, l'auvent, les portes et les fenêtres. Ici il y a du monde pour nous regarder passer, et quelques jeunes filles font semblant de se promener dans la petite avenue tremblante de bouleaux, le long du canal. Sur de petits plateaux de carton, des gamins vendent de jolies framboises duvetées ou des groseilles qui ont sur chaque baie un petit point de lumière qui rit. Une paix heureuse règne ici, sur les chemins de halage et dans le bois soigné comme un parc. Mais ce qui m'étonne, c'est l'espèce de silence que fait la discrétion des bruits dans le mouvement précis de la manœuvre et du débarquement. L'eau est à peine ridée, et le léger bruit d'écume du bateau n'est qu'une soie trop neuve qui froufroute. On voit les bouches s'ouvrir, articuler des mots, dessiner des rires, mais le son des rires et des paroles vous arrive amorti, en sourdine, en désaccord avec les gestes plus nets et plus francs. Exactement comme lorsque, frappé de surdité provisoire par le ronflement des moteurs, on descend de l'avion et qu'on passe au contrôle où les voix comme étouffées de brouillard vous parviennent ridiculement affaiblies. Mais ici, cela n'est point ridicule; cela a le charme du rêve, ou des pantomimes qu'on a vu jouer, enfant, dans un petit théâtre de foire. Le bateau repart, glisse doucement dans la nef de sanctuaire plein de demi-clarté verte, jusqu'à la nappe qui s'élargit de nouveau, et se remet à frétiler. Sous le soleil légèrement voilé dans le ciel nébuleux, le lac épanoui, avec ses vagues menues, luit en deux tons, sombre et clair, comme le vieil argent martelé des plateaux précieux. Parfois nous rencontrons des trains de bois flottés : bataillons serrés de troncs liés en faisceaux par des chaînes : vingt ou trente rangs serrés de dix faisceaux; le tout halé par un seul remorqueur. Çà et là, dans les anses ou près des détroits, des hommes en barquettes harponnent les troncs qui se sont détachés et les rassemblent.

A 9 heures du soir, — mais d'un soir d'été finlandais d'une douce luminosité — il y eut une escale importante. Ce devait être au quai d'un bourg. Un hangar de planches s'y dressait et plus loin, derrière le renflement du terrain, le chemin montant allait rejoindre des maisons dont on apercevait les toitures noires. On déchargea des ballots, des bidons, des caisses, un sac postal assez gonflé. Plusieurs voyageurs descendirent; d'autres montèrent, qui allaient passer le dimanche à Joensuu. Dans la foule des curieux venus attendre le passage du bateau, deux jeunes filles en costume régional s'avançaient, comme pavoisées, parmi les ouvriers bottés à la poulaine qui roulaient les bidons et poussaient les caisses lourdes. « C'est joli, dis-je au professeur L..., ces jeunes paysannes habillées comme l'étaient, il y a cinquante ans, leurs grand'mères, et en dépit des modes de la ville. »

— En dépit des modes? répondit le professeur avec un sourire narquois. Mais elles suivent exactement la mode du jour... la mode nationaliste! Sont-ce les premières que vous voyez?

— Non, à Viipuri j'en ai vu, un dimanche.

— Demain c'est aussi dimanche, et vous en verrez par dizaines, par centaines peut-être, à Joensuu. Ces « naïves paysannes » sont en réalité des étudiantes de l'Université. Leur travesti peut donner le change aux étrangers, je l'avoue.

Ainsi, dans cette île reculée, on m'offrait encore de la fausse couleur locale, un pittoresque de convention et de parade? Ce n'était pas tout à fait cela; mais je ne comprenais pas encore, et je fus un peu mortifié de ma déconvenue.

Malgré le modernisme voulu et un peu hâtif de son effort culturel et industriel, la Finlande garde des survivances d'ancien régime qui ne sont pas son moindre charme. Je ne songe pas ici à ces costumes régionaux, auxquels je reviendrai plus tard, — et qui sont, plutôt qu'une survivance, une résurrection, — mais à certaines habitudes plus profondes, révélant le rythme même de la vie, en harmonie avec la vieille terre patriale. La Finlande en est encore toujours « au temps des diligences ».

Les trains, jamais pressés, sont desservis par un personnel paternel et prévenant; dans les gares et haltes sans contrôle, où l'on circule sur les voies à volonté, on trouve à boire et à manger, à des prix d'une modicité touchante, des choses simples et saines : une terrine de piimä, une assiette d'airelles, un sandwich au saumon ou au fromage, un verre de lait ou de kalja. Les autobus stoppent au moindre geste pour laisser monter ou descendre n'importe qui n'importe où, fût-ce à quelques pas de l'arrêt obligatoire : c'est en Laponie surtout que nous en aimerons la charmante bonhomie! Et les bateaux, pour avoir abandonné la rame et la voile, n'en ont pas moins gardé leur petit air patriarcal de coche d'eau. A toutes ces îles où nous venons de faire une brève escale, s'arrêtait jadis le *kirkkovene*, le « bateau d'église » — cette énorme barque étroite et longue qui allait de rivage en rivage prendre les gens pour les conduire à la lointaine église et qui les ramenait après le service religieux : petite réunion d'amis flottante, où l'on se communiquait les menues nouvelles, où les jeunes gens retrouvaient leur promesse et les bonnes femmes les partenaires de leur partie de médianche. Comme les oasis du désert, les îles des grands lacs de Finlande garderont longtemps encore, je présume, leur relative solitude : « l'heure du bateau » sera toujours l'événement important de la journée comme, à la fontaine sous les dattiers, l'arrivée d'une caravane ou d'une patrouille de méharistes.

CAMILLE MELLOX.

(A suivre.)

Conférences Cardinal Mercier

GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

19^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

11^e année

La prochaine conférence sera faite **mardi 25 janvier**, à 5 heures (Salle Patria), par

M. ANDRÉ BELLESSORT,
de l'Académie Française

SUJET :

L'ÉMINENCE GRISE
(A propos de son tricentenaire)

Cartes (10 et 15 fr.) en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, et à la *Nation Belge*, 50, place de Brouckère.

En quelques lignes...

La Fontaine était-il bon homme?

On nous avait appris, du temps que nous allions à l'école, que le fabuliste était le plus sympathique des sujets du Roi-Soleil. Son indulgence souriante, la fidélité qu'il témoigna à ses amis dans le malheur, ses distractions d'entomologiste-poète : tout cela créait, autour de La Fontaine, une atmosphère de cordialité, comme une contagion de sympathie.

Et voici qu'un ouvrage récent de M. Auguste Bailly « décore » la légende. Sur la foi de documents irréfutables, nous apprenons à connaître un assez vilain monsieur, cynique par oubli des moins négligeables devoirs, et d'un conformisme qui confine à la servilité. La Fontaine indépendant? Le bon billet!... Dites plutôt que nulle courbette ne lui parut jamais trop basse, dès lors qu'il s'agissait de se ménager prébendes et loisirs. L'histoire du coucou, qui s'installe dans le nid d'autrui, n'a pas été perdue pour ce connaisseur de la gent ailée. Mais nous ne sommes plus dans le domaine de la fable.

Les distractions elles-mêmes, les quasi légendaires rêveries du flâneur tout occupé de ses vers ne trouvent pas grâce devant M. Bailly. Lequel évoque, à leur propos, la manœuvre classique de celui qui fait la bête pour se soustraire aux obligations de sa charge.

Il est périlleux de tomber ainsi sous la griffe des biographes. Surtout s'ils se flattent de saper le piédestal de la statue. Remarquons, au demeurant, que ce qui nous intéresse, dans le chef de La Fontaine, c'est l'œuvre littéraire, ce sont les *Fables* et les *Contes*. Heureusement, M. Auguste Bailly n'oublie pas qu'il est — aussi — un critique; et, après qu'il s'est élevé contre la légende du « Bonhomme distrait », il montre, en des pages pleines de sens, que le génie du fabuliste n'est pas le moins du monde diminué si vous l'affectez d'un coefficient de virtuosité technique, elle-même fruit d'un labeur sans cesse renouvelé.

Un peu de statistique

Vient de paraître le Deuxième Rapport général de la Commission pour l'étude du surpeuplement des universités et du chômage des intellectuels, Commission qui fut créée, il y a quelque deux ans, à l'initiative de nos grandes Fondations scientifiques de la rue d'Egmont.

Nous en extrairons — simplement — quelques chiffres, susceptibles d'éclairer le public sur la mauvaise répartition « géographique », si l'on ose dire, de certains diplômés. Les villes tentaculaires, dénoncées par Verhaeren, n'ont pas fini d'exercer leur mirage... et leurs ravages.

Au 31 décembre 1936 il y avait, dans l'agglomération bruxelloise, 1.379 médecins, soit 1 pour 653 habitants; dans l'agglomération anversoise, 456 médecins, soit 1 pour 1.068 habitants; dans l'agglomération liégeoise, 416 médecins, soit 1 pour 605 habitants (ce qui établit le record); dans l'agglomération gantoise, 242 médecins, soit 1 pour 889 habitants. Or la statistique nous apprend que la « proportion » moyenne, pour l'ensemble du territoire, est de 1 médecin pour 1.315 habitants (contre 1 pour 1.726, avant la guerre). Ce qui revient à dire qu'à Bruxelles et à Liège le contingent des esculapes est deux fois trop nombreux. Il faut ajouter, cependant, pour être objectif, que les

œuvres sociales et le souci de l'hygiène publique se développent à une cadence que nous ne connaissions pas en 1913.

Le Rapport souligne combien il est déplorable que le Congo belge manque, aujourd'hui encore, de médecins sortis de nos universités : « Tant de diplômés ignorent, volontairement ou non, le rôle qu'ils pourraient jouer dans la Colonie en apportant aux indigènes les bienfaits de l'hygiène et de l'assistance médicale. »

Suite au précédent

Quant aux dentistes, dont le nombre s'est accru ces dernières années, et qui ont passé de 682 (en 1930) à 1.020 (en 1935), ils sont, eux aussi, fort mal « répartis ». N'est-il pas déconcertant de constater que tandis que les Brabançons profitent d'un arracheur de dents par 4.510 habitants, on ne compte, dans la province de Limbourg, qu'un dentiste par 33.134 mâchoires? L'hygiène dentaire peut et doit progresser dans de vastes secteurs du territoire national. Et c'est le cas — ou jamais — de rappeler le mot du docteur Knock sur les bien-portants qui forment la réserve des malades.

Si l'on veut encore des chiffres sur le propos de la répartition géographique des professions libérales, que l'on considère, un instant, le tableau de l'Ordre dans les deux arrondissements judiciaires de Bruxelles et de Neufchâteau. A Bruxelles, nous trouvons 1.332 avocats inscrits, soit plus du tiers du chiffre total des *togati* du Royaume; à Neufchâteau, par contre, 9 « chers maîtres » — seulement — assistent la veuve et protègent l'orpheline : 9, c'est-à-dire un de moins qu'en 1913 (pendant ce temps, les avocats bruxellois faisaient un « bond » de quelque quatre cents unités).

Pour les ingénieurs, les renseignements complets ne sont pas encore centralisés. On peut affirmer cependant, d'ores et déjà, que l'avenir est plein de promesses pour ceux qui s'orientent, ces années-ci, du côté des Facultés techniques. Il s'agit d'un choc en retour de la crise. En effet, lors de la dépression économique qui suivit le boom de 1928, le sort des jeunes ingénieurs fut particulièrement lamentable. On se souvient de cas comme celui-ci : un diplômé universitaire, tout heureux et tout aise de conduire un tramway, pour un salaire journalier de 42 francs. Par voie de conséquence, le chiffre des inscriptions au rôle, dans les Facultés techniques, avait baissé fortement. Avec le retour à une prospérité relative, la situation des jeunes ingénieurs est devenue enviable. Si les conditions économiques voulaient se maintenir, si la crise dont on nous menace n'était vraiment qu'une crisette, nos « mineurs », nos métallurgistes, nos chimistes, nos géologues, etc. feraient prime sur le marché de la demande.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques

« Le Grand Meaulnes »

d'Alain-Fournier

J'ai voulu connaître, à mon tour, ce cher pays de Sologne ' « inutile, taciturne et profond », dont parle avec ferveur le Henri Fournier des *Lettres à sa famille*. Et il est bien vrai que nous ne comprendrons rien à l'aventure du Grand Meaulnes si nous n'avons pas débarqué, d'une carriole à banquette, dans un de ces villages qui s'appellent, par exemple, La Chapelle d'Angillon ou Epineuil-le-Fleuriel.

Epineuil-le-Fleuriel est situé à l'extrémité du département du Cher, entre Saint-Amand et Montluçon. Et c'est un peu la patrie d'Alain-Fournier, puisque ses parents y ont été maîtres d'école. Campagne sans pittoresque, sinon sans beauté, et qu'il faudrait parcourir à l'hiver, quand les arbres sont dépouillés, quand les chemins blanchis de givre font, entre des tronçons de haie, des lignes claires, parallèles au ruisseau gelé, quand les pies et les corbeaux s'envolent, effrayés par le roulement de la voiture du boulanger sur la route sonore. Alors, la forge du forgeron s'allume de mille feux et de rougeoyantes étincelles. Et les bonnes gens du bourg soulèvent le rideau pour reconnaître cette vieille femme qui s'aventure dans la tourmente de neige, serrée dans un fichu et chargée de petits paquets.

Ces villages isolés de la campagne infiniment perdue, ils ne ressemblent à aucune agglomération de notre Belgique surpeuplée. Il faut parcourir la Sologne, j'y insiste, pour se rendre compte de ce qu'Alain-Fournier veut dire, chaque fois qu'il évoque le « Pays sans nom » : sorte de désert aux horizons immenses comme la mer et où l'aventure peut se lever derrière ce boqueteau de sapins rabougris, de l'autre côté de ce chemin qui conduit, au cœur de la forêt, vers quelque château en ruine d'une autre Belle-au-Domaine-dormant. Alain-Fournier ne pourra jamais plus oublier ce décor de son enfance. Il se souvient des petits paysans en blouse serrée par une ceinture de cuir et qui apportent, dans la salle d'école surchauffée par le poêle tout rouge, l'âcre odeur de l'étable et des parfums de foin coupé :

« Derrière le portail, nous étions plusieurs à guetter la venue des gars de la campagne. Ils arrivaient tout éblouis encore d'avoir traversé des paysages de givre, d'avoir vu les étangs glacés, les taillis où les lièvres détalent... Il y avait dans leurs blouses un goût de foin et d'écurie qui alourdissait l'air de la classe, quand ils se pressaient autour du poêle rouge. »

Et la seule excitation qui jette, dans la maison d'école, l'appel de l'évasion, c'est peut-être bien l'arrivée, quelques semaines avant les vacances, des caisses qui contiennent les livres de prix. Avec sa sœur Isabelle, qui devait épouser Jacques Rivière et se faire, elle-même, un assez joli nom dans les lettres contemporaines, Alain-Fournier a dévoré les beaux livres dorés sur la tranche. Nous en tenons, de sa propre bouche, la naïve confiance : « Pour ce qui est des livres de prix, Dieu sait la place qu'ont tenue dans ma vie et dans celle de ma sœur ces caisses de livres d'or et de carton qui arrivaient tous les ans en juillet. » Et c'est ainsi que, quelque part dans le Cabinet des Archives, « plein de mouches mortes, d'affiches battant au vent », au fond d'une école de village et de Sologne, Henri Fournier, le jeune frère d'Isabelle, se préparait à goûter l'enchantement de Stevenson et de l'*Ile au Trésor*, les histoires de Jim et du pirate qui n'a plus qu'une jambe et qui porte, sur l'épaulé, un perroquet mal embouché.

Ce climat d'enfance et de paysannerie, il est d'autant plus intéressant de le recréer que l'œuvre romanesque d'Alain-Fournier tourne tout entière autour du thème de l'enfance, comme en témoigne une lettre (du 22 août 1906) à Jacques Rivière : « *Mon credo en art et en littérature : l'enfance. Arriver à la rendre sans aucune puérité, avec sa profondeur qui touche les mystères.* »

* * *

Et maintenant que nous avons fait connaissance avec le pays — un pays perdu — de cet enfant de la campagne dont les premiers émerveillements se partagèrent entre les horizons solognots et les livres de prix, il me semble que nous pouvons passer très vite sur ce que les biographes appellent communément les années de formation.

Les années de formation, un Alain-Fournier ne les passera point dans la fréquentation des livres qui ne seraient que des manuels. D'autre part, quand, à l'âge de dix-sept ans, il prépare, au lycée Lakanal, l'École Normale supérieure, Fournier n'est pas un mauvais élève. Déjà, cependant, il se distingue par un esprit d'indépendance, voire de révolte. Jacques Rivière, qui l'a connu à cette époque, nous dit que son jeune ami — et qui devait devenir son beau-frère — avait entrepris d'ébranler l'institution aussi stupide que vénérable de la Cagne. Parce qu'il répugnait à toute espèce de conformisme, le futur auteur du *Grand Meaulnes* ne tolérait point qu'en vertu d'une tradition plutôt subie qu'acceptée, les anciens oppriment les nouveaux ou « bizuths ». Et ce trait me paraît significatif.

Nous arrivons aux premières influences littéraires. Et, ici, je demande à ceux qui me lisent de s'abstraire, un instant, de leurs habitudes d'esprit et des préjugés qu'ils seraient en droit de nourrir contre une certaine forme de symbolisme. S'il nous arrive de reprendre, aujourd'hui, un Henri de Régnier, un Maeterlinck, un Francis Viélé-Griffin, un Albert Samain, nous sommes gênés, jusqu'à l'agacement, par cet abus des jets d'eau dans les vasques, des infantes mourantes en robe de parade, des blonds cheveux de Mélisande qui se déroulent tout le long de la tour, des tailles minces et flexibles comme des lys et de tout cet arsenal un peu fadasse d'une poésie pour personnes pâles. C'est le sort des poncifs littéraires, quels qu'ils soient, de se démoder lamentablement. Et nous ne souffririons plus davantage les troubadours romantiques, avec leurs dames au hennin, amoureuses du trop beau page.

Comme Jacques Rivière, comme tous ses amis du lycée Lakanal en l'année académique 1903, Fournier a subi le charme. Il lui en restera, toute sa vie, l'amour — que d'aucuns prétendent un peu mièvre — des jeunes filles en robe blanche et des enfants échappés des chromos de quelque keepsake. C'est une veine aristocratique et gourmée, précieuse en tous les cas, et que nous retrouverons surtout dans les premiers poèmes (Alain-Fournier, en jeune littérateur qui se respecte, a commencé par écrire des vers).

A ces influences symbolistes proprement dites viendront s'ajouter l'influence d'un Laforgue, l'influence d'un Francis Jammes. Le premier lui donnera le sentiment de l'éternelle déception devant les ruses et coquetteries de l'Éternel Féminin, avec quelque chose de pudique dans l'aveu et de désespéré dans la souffrance. Francis Jammes, d'Orthez, fortifiera, chez Fournier, le goût de l'idylle aux champs, d'un naturisme qui ne craint pas d'appeler par leur nom les bêtes du troupeau et les fleurs de la prairie, tout en maintenant, d'ailleurs, le culte des jeunes filles, sœurs de Clara d'Ellébeuse et qui jouent de l'ombrelle dans les allées du château.

Cela devait aboutir à des poèmes dans le genre de celui-ci, dont je demande la permission de transcrire une strophe :

*Vous êtes venue,
une après-midi chaude dans les avenues,
sous une ombrelle blanche,
avec un air étonné, sérieux,
un peu,
penché comme mon enfance,
Vous êtes venue sous une ombrelle blanche.*

C'est Jacques Rivière qui a fait observer, fort justement, que le thème de ce morceau évoque étrangement — déjà ! — l'aventure d'Augustin Meaulnes et d'Yvonne de Galais. Lisez *A travers les étés...*, et puis relisez, tout de suite après, le chapitre du roman, intitulé « Promenade sur l'étang ». Bien des détails vous frapperont par leur air d'émouvante et douce parenté : la jeune fille est accompagnée d'une vieille dame ; elle tient une ombrelle ; on lui donne le titre de châtelaine, etc. Et le dernier vers du poème :

qui faisait un bruit calme de machine et d'eau...

se lit, textuellement, dans le *Grand Meaulnes*.

Je ne prolongerai pas le commentaire sur des tentatives poétiques qui ne sont, au fond, ni meilleures ni pires que tant de productions des symbolistes de la deuxième couvée. C'est que le faiseur de vers, chez Alain-Fournier, est mort jeune. Un romancier va lui survivre. Et ce romancier, — ou, plutôt, ce conteur, ce récitant, ce narratif, — nous le surprenons qui s'essaie dans une série de proses qui ont été recueillies, à la suite des poèmes, dans un volume : *Miracles*, publié à la NRF et dont je conseille vivement la lecture à tous les amis d'Alain-Fournier ; d'autant plus que Jacques Rivière a mis, en tête de *Miracles*, une introduction qui est un pur chef-d'œuvre d'amitié divinatrice, de critique fervente et « miraculeuse » à son tour.

Alain-Fournier, le moins réaliste des hommes, Alain-Fournier, l'incorrigible rêveur du Pays sans nom et des aventures sur la mer, Alain-Fournier, le passionné d'enfance et de mystère en profondeur, Alain-Fournier va s'attaquer au genre littéraire — le roman — qui suppose les liens les plus étroits avec le réel. C'est tout le drame littéraire et infiniment pathétique du *Grand Meaulnes*. Et c'est sur ce drame que je voudrais me pencher, un instant.

* * *

Oh ! je sais fort bien que l'esthétique du roman — du roman français — ne peut pas être enfermée dans des cadres rigides. A la suite d'Alain-Fournier, d'ailleurs, on a inventé le roman-rêve : le mot après la chose. Il n'empêche que, sous peine de déranger toutes les idées reçues et de mettre le désordre là où régnait un minimum de clarté, nous devons accepter que les lois du genre imposent au romancier l'obligation stricte de conter, d'inventer une histoire qui ait un commencement, un milieu et une fin et de l'animer, cette histoire, de toute une figuration de personnages aussi vrais que les types humains que nous rencontrons dans la vie de tous les jours.

Alain-Fournier, qui n'est pas un auteur spontané (y a-t-il, vraiment, des auteurs spontanés ?), avait beaucoup réfléchi à cette grosse question. Dans une lettre fort importante qu'il adressait à son correspondant de prédilection, Jacques Rivière, le 13 août 1905, j'ai noté un long passage que je voudrais pouvoir citer *in extenso*. Remarquez que le jeune littérateur vient de faire cet aveu dénué d'artifice : « *Maintenant, mes grands projets ne sont pas des projets de poète, ce sont des projets de romancier.* » Et il

souligne, comme effrayé lui-même par l'énormité de la confession : « *Romancier : voilà le gros mot dit.* »

Or, à son sentiment, on peut distinguer trois catégories de romans, étant entendu que les grandes machines psychologiques et à thèse d'un Paul Bourget doivent être considérées comme des « balancoires » : « *Il y a Dickens. Il y a Goncourt. Il y a Laforque.*

» *Ecrire des histoires et n'écrire que des histoires. Commencer avec une maison, finir avec une autre en passant par des champs, des rues ou des bateaux, mais n'avoir que ça d'acquis au début et ne marcher qu'avec ça. Je veux dire laisser sa personnalité à soi et celle du lecteur, joies et souvenirs et douleurs — et créer un monde — avec des matériaux quelconques, où toute joie, douleur, souvenir ne sera qu'en fonction de ces matériaux. Voilà Dickens.*

» *Goncourt, c'est déjà bien autre chose... J'y ai vu surtout ce que je te dis : un ramassis de sensations surtout, de sensations de l'auteur, collé à un personnage qui est secondaire et n'est encore que secondaire.*

» *Avec Laforque, il n'y a plus de personnages du tout, c'est-à-dire qu'on s'en fiche absolument. Il est à la fois l'auteur et le personnage et le lecteur de son livre. Le personnage s'embarque-t-il un soir d'août : Ah! les crépuscules des petits ponts en été; hein, les hirondelles qui filent, les chiens qui aboient à la soupe sur une péniche amarrée. Allons, en voilà assez; le personnage est à présent au soleil, au printemps : Ah! ces matinées comme on n'en trouve plus, avec des abeilles dans les herbes, etc.*

» *Evidemment, ça c'est plus vrai que tout, plus profond que tout. Il n'y a pas de supercherie, il n'y a plus de petite histoire. Ça n'est plus du roman, c'est autre chose.* »

« *Ça n'est plus du roman, c'est autre chose!* » Eh oui, c'est autre chose! Mais cet « autre chose » (appelez-le le roman poétique ou le roman-rêve ou tout ce que vous voudrez), cet « autre chose » va révolutionner le roman français. A cet égard, la place d'un Alain-Fournier, dans l'évolution littéraire de ces trente dernières années, est tout aussi importante que celle d'un Marcel Proust et plus importante, incontestablement, que celle de Gide.

De quoi s'agit-il? Il s'agit d'établir, entre le rêve et la réalité, ce va-et-vient dont parle, dans une lettre, le créateur du monde merveilleux de l'enfance. Et c'est ici que, quelles que soient les légitimes suspicions que l'on puisse entretenir à l'égard de la critique fondée trop exclusivement sur la biographie du romancier ou du poète, nous devons bien faire intervenir l'aventure réelle, tragiquement réelle et infiniment douloureuse, d'un grand amour brisé à l'ombre d'un beau rêve.

Il ne faut toucher aux choses du cœur qu'avec le maximum de révérence et de discrétion. Surtout s'il s'agit d'un cœur aussi délicat, aussi farouchement replié sur lui-même que le cœur de Fournier, réplique vivante d'Augustin Meaulnes le solitaire. Qu'un Victor Hugo devienne la proie d'exégètes fort peu scrupuleux, que Léon Daudet, pour ne citer que lui, bâtisse un livre à succès sur les révélations d'alcôve d'un amant magnifique qui fut aussi un mari trompé, nous n'y voyons rien à redire : Olympio s'est chargé, le tout premier, de ne nous rien celer de ses prouesses amoureuses, lui qui tenait une comptabilité singulièrement complaisante des baisers donnés et des caresses reçues. Avec Alain-Fournier, il en va tout autrement. Certes, Jacques Rivière, le confident intime, avait déjà pu lever un coin du voile. Mais c'est dans les *Lettres au Petit B.*, publiées récemment avec une méditation de Claude Aveline : *La Fin de la Jeunesse*, qu'il faut aller chercher le secret déchirant d'une peine de cœur qui allait marquer pour toute la vie l'amoureux éperdu de l'inaccessible Yvonne de Galais.

Ce petit B., René Bichet, était, comme Fournier et Rivière, élève à Lakanal. Fils d'un ouvrier typographe, qui s'imposait

de lourds sacrifices pour le faire instruire, il appartenait à cette classe d'enfants du peuple laborieux qui a fourni à la III^e République tant d'hommes de premier plan. René Bichet n'a pu donner sa mesure : il mourut dans des circonstances tragiques, à l'âge de vingt-six ans, empoisonné par une dose massive de morphine, que des camarades sans scrupules lui avaient conseillé de prendre, à titre d'initiation aux paradis artificiels, le soir d'un banquet, trop copieusement arrosé des Anciens de Normale. Nous possédons quinze lettres de Fournier à ce correspondant. La plupart sont assez banales. Mais il est arrivé, deux fois, que le romancier du *Grand Meaulnes* laissât parler son cœur, plus haut, plus sincèrement qu'à Jacques Rivière.

Et voici la fameuse lettre du 6 septembre 1908, que je tiens pour la véritable clef du roman :

L'année passée, à cette époque, on chantait les donneurs de sérénades. C'était le même temps, attente de l'hiver, feuilles roussies, et bientôt les routes désertes, coupées d'ornières, barrées de brouillard. On chantait leurs molles ombres bleues... leurs longues robes à queue..., c'était dans le salon de La Chapelle; et j'avais dans la bouche ce même goût de choses âcres et mortes. Comme on sent que tout est mort, que tout a ce goût-là! Comme tout est déjà passé! « La jeune dame est à Versailles, de ce moment » et je ne savais que cela; cela et à peine son nom. Et il y a déjà plusieurs années; ce ne sont plus que de fades ombres mortes. Moi seul, je reste, éternel Clitandre, amoureux de ces mortes fanées, avec leur goût fade dans la bouche, promeneur désolé dans les sentiers de feuilles pourries.

« *A quoi bon?* » était sa parole. Elle disait cela d'un ton uniforme et immuable; en appuyant un peu, précieusement, sur chaque mot; en élevant un peu la tête sur le b et en le détachant. Elle prenait alors son visage immobile, avec sa bouche qui se tenait légèrement mordue, et ses yeux qui regardaient loin, immobiles, immuables et bleus.

Il était un temps où, en me redisant ce mot et en repensant à sa pose, je la revoyais encore tout entière.

Ce ne serait pas assez dire qu'« élégante ». Le mot pureté est celui qui lui convient toujours; à sa toilette, à son grand manteau marron, comme à son corps que je n'ai jamais imaginé, comme à son visage. Cependant cette toilette de dame, si belle et si française qu'elle fût, semblait encore trop lourde pour la sveltesse de son corps mince et grand, et pour sa taille invraisemblable.

Je n'ai jamais vu rien de si enfantin et de si grave à la fois. Quoique je l'aie vue sourire, une fois, il y avait dans ses yeux cette désolation convenable, insondable et bleue de la mer, sur les plages de la Côte d'Argent ou de la Méditerranée — d'où elle venait.

Elle était hautaine (et noble). Elle m'a d'abord marqué le même dédain qu'à ceux, sans doute, qui pensaient l'approcher. On ne l'approchait pas. C'était une demoiselle, sous une ombrelle blanche, qui ouvre la grille d'un château, par quelque lourd après-midi de campagne.

Certes, je n'ai jamais vu de femme aussi belle — ni même qui eût, de loin, cette grâce. C'était comme une âme visible, exprimée en un visage et vivant en une démarche. C'était une beauté que je ne puis pas dire. Cent phrases me viennent qui toutes conviennent, mais aucune ne satisfait. C'était en tout cas l'âme la plus féminine et la plus blanche que j'aie connue; c'était une dame de village à la procession des Rogations; c'était une hampe de lilas blanc; c'était une soirée déserte d'été où l'on a découvert, en fouillant dans les tiroirs, une paire de minuscules souliers jaunés de mariée, avec de hauts talons comme on n'en porte plus.

Notre rencontre fut extraordinairement mystérieuse. « Ah! disions-nous, nous nous connaissons mieux que si nous savions qui nous sommes. » Et c'était étrangement vrai. « Nous sommes des

enfants, nous avons fait une folie », disait-elle. Si grands étaient sa candeur et notre bonheur qu'on ne savait pas de quelle folie elle avait voulu parler : il n'y avait pas encore eu de prononcé un mot d'amour.

Cet amour, si étrangement né et avoué, fut d'une pureté si passionnée, qu'il en devint presque épouvantable à souffrir, comme je l'ai dit.

Quand je pense maintenant qu'il y eut des jours où j'étais près d'elle, où elle me parlait — j'ai beau tendre mon imagination : il faudrait être fou pour le croire.

D'après ce que j'ai noté autrefois, donc, elle eut beaucoup de gestes et de paroles que je n'ai pas compris. Quand nous nous quittâmes (souliers noirs à nœuds de rubans, très découverts; chevilles si fines qu'on craignait toujours de les voir plier sous son corps), elle venait de me demander de ne pas l'accompagner plus loin. Appuyé au pilastre d'un pont, je la regardais partir. Pour la première fois depuis que je la connaissais, elle se détourna pour me regarder. Je fis quelques pas jusqu'au pilastre suivant, mourant du désir de la rejoindre. Alors, beaucoup plus loin, elle se tourna une seconde fois, complètement, immobile, et regarda vers moi, avant de disparaître pour toujours. Était-ce pour, de loin, silencieusement, m'enjoindre l'ordre de ne pas aller plus avant? Était-ce pour que, encore, une fois, face à face, je pusse la regarder? Je ne l'ai jamais su.

Que tout cela serait amer si je n'avais la certitude qu'un jour, à force d'élan vers elle, je serai si haut que nous nous trouverons réunis, dans la grande salle, « chez nous », à la fin d'une soirée où elle aura fait des visites. Et tandis que je la regarderai enlever son grand manteau et jeter ses gants sur la table et me regarder, nous entendrons dans les chambres du haut « les enfants » débaler la grande caisse des jouets.

Je n'ai d'autre excuse à ces trois pages que de n'avoir pas eu le moins du monde, en commençant, l'intention de te les écrire.

Pourquoi te raconter cela, d'ailleurs? Nous ne sentons et n'imaginons certainement pas de la même façon. Il faut, pour deviner ce qu'a été « Taille-Mince », pour s'imaginer « La Demoiselle », avoir été soi-même quelque enfant paysan; avoir attendu sans fin, les jeudis de juin, derrière la grille d'une cour, près des grandes barrières blanches qui ferment les allées, à la lisière des bois du château.

Et voilà! Tout y est. La confiance a des accents qui ne trompent pas. Il est vrai, en effet, que Henri Fournier rencontra, un jour, sur la promenade du Cours-la-Reine, à Paris, une jeune fille qui lui parut merveilleusement belle, qu'il eut l'audace — cette imperturbable audace des timides! — de suivre, dont il découvrit le nom et l'adresse, qu'il retrouva; et il est vrai qu'il osa même aborder. Et parce que le miracle devait continuer, la belle inconnue lui fit quelques mots de réponse, quelques mots qui semblaient trahir son propre trouble, son propre émoi. Quand elle le congédia, enfin, elle lui jeta cette phrase, qui devait trouver un écho extatique au plus profond du cœur de l'amoureux transi : « Quittons-nous! Nous avons fait une folie... »

C'est tout. Mais de cette rencontre et du souvenir ineffaçable qu'elle imprima dans la mémoire amoureuse du plus sensible des rêveurs allait naître un chef-d'œuvre : *Le Grand Meaulnes*. Des années après cette rencontre, des années après ce congé tout chargé de promesses et d'espoir, Fournier apprend que la jeune fille, qui a quitté Paris, s'est mariée : c'est, maintenant, « la jeune dame de Versailles », comme dit un domestique inconsciemment cruel. Désormais, le rêve est brisé. Il reste à lui donner la « sublimation » de l'œuvre littéraire. Ainsi Dante, désespéré

de la mort de sa Béatrice, entreprend d'édifier, à la mémoire de son incomparable amour, le monument de la *Divine Comédie*. Je ne crains pas d'écraser Alain-Fournier par un voisinage aussi titanesque. Si le *Grand Meaulnes* n'a pas l'envergure de la trilogie allégorique que constitue cette Somme du moyen âge occidental, il n'en est pas moins vrai que la sincérité d'une passion à jamais malheureuse y parle un langage pareillement émouvant et qui nous va sans doute plus droit au cœur.

* * *

Ainsi donc, l'aventure du *Grand Meaulnes* n'a rien — absolument rien — de gratuit, au sens où l'entendrait un André Gide sec jusqu'au satanisme. Je pourrais puiser, à chaque feuillet de la Correspondance à Jacques Rivière, telles confidences qui s'étranglent en un sanglot. Depuis ce laconique billet d'un jeudi soir (un jeudi de juillet 1907) : « Il me restait ceci à apprendre : M^{lle} de Q... est mariée, depuis cet hiver. « La jeune dame est à Versailles, de ce moment », a-t-on ajouté. *Déchirements. Déchirements sans fin. Ah! je puis bien partir maintenant! Qu'est-ce qui me reste ici, à part toi, mon ami?* »

Mais la création romanesque n'est jamais un décalque de la réalité. Pour le dire en passant, c'est la rançon du naturalisme que d'avoir songé à une représentation photographique des êtres et des choses. Alain-Fournier n'avait pas vécu impunément dans le climat du symbolisme. Et, d'autre part, sa pudeur naturelle l'eût écarté, d'instinct, d'une confession autobiographique qui aurait rappelé les jérémiades d'un Lamartine au bord du Lac ou d'un d'Hugo dans la vallée de la Bièvre.

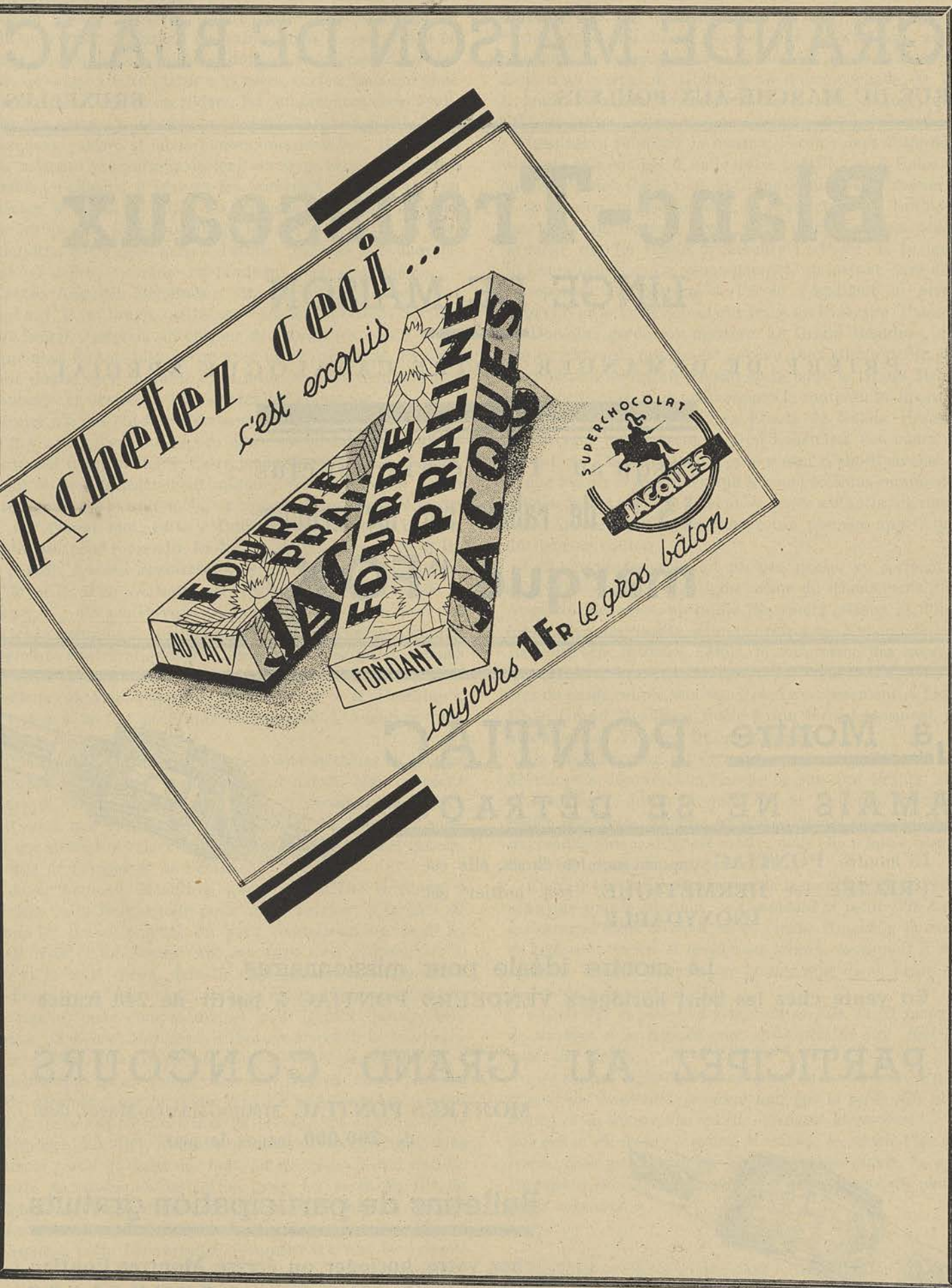
C'est alors qu'Alain-Fournier, qui ne veut pas se séparer de son amour, qui veut en nourrir sa souffrance et en nourrir — aussi — son inspiration littéraire, c'est alors qu'il eut ce trait de génie, pour quelqu'un qui faisait — ne l'oubliez pas! — ses débuts dans le roman : transposer à la campagne, dans sa campagne solognote, une aventure d'amour impossible dont le héros serait ce grand Augustin Meaulnes, le paysan têtu que vous connaissez bien. Trait de génie; car tout ce qui, dans l'idylle réelle de Henri Fournier et de la jeune fille du Cours-la-Reine, appartenait au domaine du lyrisme le plus intime, voilà que le romancier pouvait le faire passer, en quelque manière, sur le plan du récit, d'un récit qui ne serait même pas à la première personne : et la miraculeuse histoire d'une rencontre qui marque l'amoureux pour toute la vie pourrait acquérir, au souffle vivifiant des horizons d'Epineuil-le-Fleuriel, ce caractère de crédibilité indispensable dans le roman.

Si mes lecteurs m'ont bien suivi, ils auront compris, du moins je l'espère, ce qui constitue l'originalité singulière du *Grand Meaulnes* : un roman mi-parti, à la fois autobiographique, intimiste, puisqu'il s'agit, pour le romancier, de faire confidence de sa propre passion malheureuse, de son amour à jamais perdu, mais un roman qui juxtapose à ce caractère autobiographique et intimiste le caractère du roman champêtre, avec des odeurs de foin et des cris d'enfants dans le préau de l'école, avec les jeux mouvants des nuages au ciel et les scintillements de la neige sur les ornières de la grand'route.

Le difficile était de lier ces deux éléments, à première vue disparates. Et je n'oserais pas affirmer qu'Alain-Fournier y a toujours réussi.

Je n'entreprendrai pas de résumer, pour un public aussi averti que celui de la *Revue catholique des idées et des faits*, le sujet du *Grand Meaulnes*. Je vous rappelle qu'un soir, dans la maison d'école où vit le petit Seurel, le fils de l'instituteur et de l'institutrice, un jeune gars est arrivé, comme pensionnaire, amené par sa maman. Il s'appelle Augustin Meaulnes. Et la

PERCHOCOLAT JACQUES EST INIMITABLE



• LA GAMME DU SUPERCHOCOLAT JACQUES EST

INIMITABLE • LA GAMME DU SUPERCHOCOLAT

GRANDE MAISON DE BLANC

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

Blanc-Trousseaux

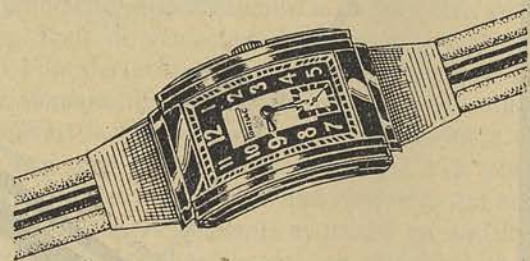
LINGE DE MAISON

PRIÈRE DE DEMANDER NOTRE CATALOGUE SPÉCIAL

Jusqu'au 12 Février inclus
15 % de rabais sur les articles
marque "FOX"

La Montre PONTIAC JAMAIS NE SE DÉTRAQUE

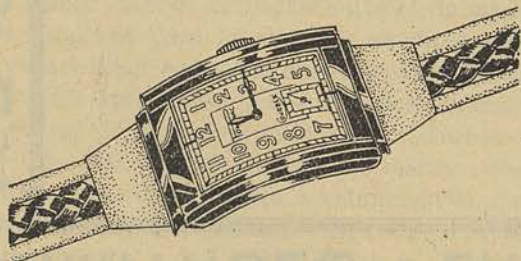
La montre PONTIAC supporte tous les chocs, elle est
PRÉCISE et HERMÉTIQUE, son boîtier est
INOXYDABLE.



La montre idéale pour missionnaires
En vente chez les bons horlogers VENDEURS PONTIAC à partir de 240 francs

PARTICIPEZ AU GRAND CONCOURS

MONTRES PONTIAC Métro-Goldwyn-Mayer, doté
de 300.000 francs de prix.



Bulletins de participation gratuits

chez votre horloger ou écrire Montres Pontiac
Boîte postale 184
BRUXELLES

présentation du personnage a quelque chose de prodigieux. Tout d'abord, nous ne le voyons pas. Nous ne le verrons que tout à la fin du premier chapitre, éclairé par les reflets du feu de Bengale qu'il vient d'allumer, en fraude, dans la cour. Nous ne le voyons pas. Mais nous en entendons parler comme d'un être étrange, qui aime à faire plaisir à sa mère, certes, mais qui aime aussi à suivre le bord de la rivière, les jambes nues dans l'eau, à tendre des nasses, à prendre les poules faisanes au collet. Nous en entendons parler; et nous l'entendons marcher. Il marche, sans la moindre précaution, de long en large, sans la moindre permission, d'ailleurs, à travers les immenses greniers où l'on met sécher le tilleul et mûrir les pommes... Et nous ne nous étonnerons pas de le découvrir, je le répète, à la fin du premier chapitre, entre deux gerbes d'étoiles blanches et rouges qui lui font — déjà! — comme un lumineux halo d'apothéose.

A l'école, Augustin Meaulnes a vite fait figure de chef. Il a dix-sept ans. Il est brave, taciturne. Tous le respectent. Surtout le petit Seurel. Jusqu'au grand jour de l'Aventure... De l'Aventure que nous devons bien écrire avec un A majuscule. Et c'est ici, sans doute, qu'il faudrait faire intervenir les réminiscences de Stevenson et des beaux livres dorés sur la tranche.

Fournier n'a pas été sans s'émouvoir, sans s'inquiéter de tout ce qu'il y avait d'extraordinaire dans son histoire vraie de la rencontre du Cours-la-Reine. Cette jeune fille à la taille flexible, qui tient la bouche légèrement mordue, qui dit « *A quoi bon?* » d'un ton uniforme et immuable, en appuyant un peu, précieusement, sur chaque mot, cette « Taille-Mince » en robe marron, n'est-elle pas, pour reprendre les termes de la Lettre au Petit B., toute pareille à « *une demoiselle, sous une ombrelle blanche, qui ouvre la grille d'un château, par quelque lourd après-midi de campagne* »?... Et sentez-vous comme nous rêvenons, par une pente toute naturelle, à la Clara d'Ellébeuse de Francis Jammes, aux héroïnes aristocratiques de Laforgue, comme nous revenons aux poèmes de *Miracles*? Nous sommes bien dans le domaine merveilleux qu'Alain-Fournier peut appeler « le Domaine », d'un terme à la fois générique et solennel. L'Aventure peut naître.

C'est, en réalité, un troisième thème, à côté du thème de l'amour malheureux et du thème de la campagne natale. Mais on hésite à pratiquer, sur le roman, cette sorte de découpage artificiel, s'il est vrai que l'Aventure constitue, ici, le leitmotiv sous-jacent qui informe et relie et marie, avec un art exquis et gauche, les motifs de l'amour et de l'enfance.

Or donc, Augustin Meaulnes, qui a fait atteler le cheval à la carriole de la Belle-Etoile pour aller chercher, à la gare de Vierzon, les grands-parents du petit Seurel, invités pour les fêtes de Noël et du Nouvel An, Augustin s'est endormi sur le siège : et le voilà perdu, dans la campagne... On a reproché à Alain-Fournier ce trait que les fâcheux réputent invraisemblable. Je le répète, pour comprendre et pour goûter l'atmosphère paysanne du *Grand Meaulnes*, il faut avoir couru la campagne solognote. Non, il n'est pas du tout — mais pas du tout! — invraisemblable qu'un jeune charretier s'égare ainsi, par une nuit de décembre, sur la route gelée. L'invraisemblable serait plutôt cette soudaine révélation de la noce au château, de la Fête étrange... En effet, Augustin a échoué, transi de froid, dans un manoir perdu au fond des bois, où se célèbre, cette nuit-là, une sorte de mascarade enfantine, pour les noces du fils du châtelain, de l'énigmatique et attachant Frantz de Galais. Et vous savez comment le Grand Meaulnes assistera, déguisé en marquis, à cette Fête étrange, comment il y fera la connaissance de la sœur de Frantz : Yvonne de Galais, qui est la réplique romanesque de la jeune fille du Cours-la-Reine.

L'Aventure une fois déclenchée, Alain-Fournier ne s'arrêtera

plus. Nous sommes dans le monde de l'enfance, c'est-à-dire dans ce monde merveilleux où tout est possible, où tout est conforme aux lois d'une fantaisie qui ne se connaît pas de lois. Frantz de Galais ne se mariera pas. Il s'enfuira, au dernier moment, en compagnie d'un bohémien qui semble sorti tout droit d'un poème de Glatigny ou d'une pochade de Verlaine. Il faudra éteindre les lampions de la Fête étrange, quitter le château qui est retourné à sa tristesse et à son lourd sommeil.

Meaulnes a réintégré la maison d'école; mais il garde le souvenir de son équipée à nulle autre pareille; et il finira par s'en ouvrir à Seurel. Car il veut, le Grand Meaulnes, retrouver Yvonne et sa bouche un peu mordue; il veut retrouver Taille-Mince et son manteau marron. Avec cette même passion obstinée et farouche qui lui faisait rechercher l'adresse de la jeune fille du Cours-la-Reine. Le roman gauchit, un instant, vers des scènes champêtres. Les garçons de l'école s'égaillent en promenade. Augustin et le Petit Seurel ont tracé un itinéraire. Peine perdue! Le Domaine garde son mystère. Le Grand Meaulnes, qui y est allé par hasard, qui en est revenu tout ensommeillé, dans une carriole où l'invita un paysan de la noce, le Grand Meaulnes ne se souvient plus, il ne retrouve pas la route du bonheur...

En revanche, il retrouvera Frantz de Galais. Frantz suivra même, sous le déguisement d'un bohémien, des cours à l'école du village. Les deux jeunes gens seront d'abord rivaux. Jusqu'à ce que Frantz et Meaulnes, qui se sont reconnus comme deux chevaliers de l'Aventure, fassent le pacte enfantin et solennel de venir au secours l'un de l'autre, au premier appel, quoi qu'il dût leur en coûter.

Cette promesse, qui fait un peu penser au serment du cor, dans *Hernani*, sera à l'origine même du dénouement du roman. Augustin Meaulnes, après des désespoirs affreux et d'insurmontables découragements, a fini par retrouver Yvonne. Il l'épousera. Ils vont être heureux... Mais, le soir même des noces, Frantz le vagabond, Frantz le fantasque est venu lancer, sous les fenêtres du jeune couple, son signal, son avertissement : « Hou-ou! »... Et le Grand Meaulnes, fidèle à son terrible serment d'enfant, abandonnera Yvonne. Qui en mourra.

La fin du roman est étrangement sombre. Fugitif, le Grand Meaulnes a découvert la fiancée de son ami Frantz. Il en fera sa maîtresse. Jusqu'au jour où, le remords l'étreignant, il revienne à cette Yvonne qu'il n'a jamais cessé de chérir d'un impossible amour. Elle est morte; mais elle a laissé, comme gage de sa triste passion, une petite fille.

Et c'est les dernières phrases du roman, que je ne relis jamais sans une sourde émotion : « *Cependant la petite fille commençait à s'ennuyer d'être serrée ainsi et, comme Augustin, la tête penchée de côté pour cacher et arrêter ses larmes, continuait à ne pas la regarder, elle lui flanqua une grande tape de sa petite main sur sa bouche barbue et mouillée.*

» *Cette fois le père leva bien haut sa fille, la fit sauter au bout de ses bras et la regarda avec une espèce de rire. Satisfaite, elle battit des mains...*

» *Je m'étais légèrement reculé pour mieux les voir. Un peu déçu et pourtant émerveillé, je comprenais que la petite fille avait enfin trouvé là le compagnon qu'elle attendait obscurément... La seule joie que m'eût laissée le grand Meaulnes, je sentais bien qu'il était revenu pour me la prendre. Et déjà je l'imaginai, la nuit, enveloppant sa fille dans un manteau, et partant avec elle pour de nouvelles aventures.* »

* * *

Résumer ce chef-d'œuvre, c'est le trahir, parce que, comme on l'a dit très justement, le *Grand Meaulnes* est, avant tout, le roman d'un grand jeu, d'un grand jeu puéril et terrible où les

mystères de la jeunesse, de la vie et de la mort, de l'aventure et de l'amour ne se contredisent jamais, où les frissons les plus secrets du cœur, les inquiétudes les plus subtiles du rêve nous sont révélés par le déclenchement imprévu de l'action.

Le roman est-il sans défauts? Non point. Et, malgré mon admiration fervente, — peut-être bien même à cause de cette ferveur qui est, souvent, la condition même de la lucidité critique, — je ne suis pas le dernier à les apercevoir.

Tout d'abord, Alain-Fournier n'a jamais réussi à se débarrasser complètement de ce que j'appellerais volontiers un certain « jammisme » un peu mièvre. J'ai déjà parlé des jeunes filles à l'ombrelle et des grands chapeaux de paille de riz qui penchent sur des visages chlorotiques. Il est évident que le procédé joue, ici, d'une manière qui nous paraît plus périmée qu'indiscrète. N'oublions pas, cependant, que chaque génération a son idéal féminin, et que certaine « garçonne » qui fit les belles nuits de l'immédiate après-guerre est déjà démodée, à son tour. Encore peut-on ajouter, à la décharge d'Alain-Fournier, que son type à lui se sauve par la délicatesse même du portrait. Et il n'est pas défendu de souhaiter qu'à l'époque de Céline et de la prose cambronnesque, certains romanciers maintiennent encore les droits du bon ton, voire de la préciosité.

Un reproche plus grave concerne la structure même du roman. Toute la seconde partie (le *Grand Meaulnes* en comporte trois) est encombrée par le récit des aventures de Frantz de Galais, lequel, du rôle de « brillant second », passe soudain au tout premier plan et finirait par éclipser Augustin en personne, comme il l'éclipse, d'ailleurs, dans l'admiration des galopins de l'école de Sainte-Agathe. Cette dualité d'intrigue — et, partant, d'intérêt — nuit à la marche même du récit. D'autre part, quelque familiarisés que nous soyons avec l'optique du merveilleux, chère à Alain-Fournier, il est tout de même assez « fort de café » (passez-moi l'expression) qu'un jeune marié, aussi follement épris qu'Augustin, abandonne, au lendemain de ses noces, la femme qu'il a eu tant de mal à conquérir. La crédibilité n'est pas, ici, satisfaite.

Mais ceci nous amènerait à poser la question du caractère même du héros. On a voulu voir, en lui, un monomane de la fugue. C'est l'explication que me fournissait, non sans une nuance de dédain pour les « romantiques » dont, paraît-il, je suis, un de mes bons amis, médecin... et littérateur à ses heures. Ici, l'on me permettra bien de laisser la parole à Alain-Fournier lui-même. Voici comme il s'explique, au sujet d'Augustin, dans une lettre du 4 avril 1910 : « *Meaulnes, le grand Meaulnes, le héros de mon livre, est un homme dont l'enfance fut trop belle. Pendant toute son adolescence, il la traîne après lui. Par instants, il semble que tout ce paradis imaginaire qui fut le monde de son enfance va surgir au bout de ses aventures, ou se lever sur un de ses gestes. Ainsi, le matin d'hiver où, après trois jours d'absence inexplicable, il rentre à son cours comme un jeune dieu mystérieux et insolent. Mais il sait déjà que ce paradis ne peut plus être. Il a renoncé au bonheur. Il est dans le monde comme quelqu'un qui va s'en aller. C'est là le secret de sa cruauté. Il découvre la trame et révèle la supercherie de tous les petits paradis qui s'offrent à lui. Et le jour où le bonheur indéniable, inéluctable se dresse devant lui et appuie contre le sien son visage humain, le grand Meaulnes s'enfuit non point par héroïsme, mais par terreur, parce qu'il sait que la véritable joie n'est pas de ce monde. »*

Et si vous me demandiez maintenant : « Faut-il être heureux? », c'est encore à Fournier que je vous renverrais, lui qui a prononcé, dans cette même lettre, la sentence définitive que voici : « *Faut-il être heureux? Je réponds que oui, que le grand Meaulnes est un grand ange cruel, mais qu'il n'est pas un homme.* » On ne peut assez insister sur cette phrase, qui est comme une moralité.

Enfin, je signalerais un autre défaut du roman, et qui doit tenir, celui-ci, au manque d'expérience du romancier : le personnage du petit Seurel, ce personnage du confident qui dit « je » et qui s'interpose, à la façon d'un écran, entre le héros et le lecteur, ce personnage est, de toute évidence, le plus conventionnel du monde. Il n'empêche que, dans les derniers chapitres, Alain-Fournier, pris par le tragique même de la situation, a tiré quelques effets excellents du rôle de l'ami honnête et simple qui devient amoureux, sans le savoir, de la jeune femme malheureuse et belle de son ami cruel et compliqué.

* * *

Mais ces défauts sont sauvés, sont compensés — et si largement, n'est-il pas vrai? — par d'éblouissantes qualités, lesquelles se résument en une seule : le don de poésie. Je ne sais pas ce que serait la définition exacte d'un roman poétique. Ce que je sais, c'est que le *Grand Meaulnes*, d'un bout à l'autre, est baigné dans un climat à nul autre pareil. Et ce mot de climat, que l'on galvaude aujourd'hui, il est ici à sa vraie place, tant l'accord se révèle subtil et mystérieux entre les éveils de la nature, la coloration du ciel, la tiédeur des brises, la clarté des matins et la marche même des événements et le déroulement du destin.

On n'a peut-être pas suffisamment observé que tous les « tournants » de l'histoire, que tous les nœuds mêmes du récit sont comme préparés par la complicité secrète de la nature. Je cite, au hasard, dans les premiers chapitres :

C'était un froid dimanche de novembre, le premier jour d'automne qui fit songer à l'hiver (prélude à l'arrivée de Meaulnes, chap. I);

La pluie était tombée tout le jour pour ne cesser qu'au soir. La journée avait été mortellement ennuyeuse (première phrase du chap. III, qui annonce l'Aventure imminente);

Le quatrième jour fut un des plus froids de cet hiver-là (première phrase du chap. VI)...

Et ainsi de suite.

Mais la poésie, elle n'est pas seulement dans le climat : elle est aussi, elle est surtout dans le style. Il m'a toujours paru, ce style du *Grand Meaulnes*, d'une fluidité admirable : un style tremblé, sans rien qui pèse ou qui pose, pour reprendre l'expression de Verlaine : le triomphe d'une prose d'art qui serait demeurée à mi-chemin entre les balbutiements de l'enfance et les virtuosités verbales du faiseur.

Mais ici, tout commentaire serait vain. Je peux bien essayer de vous expliquer comment le *Grand Meaulnes* est composé : je ne réussis qu'au prix d'un effort mille fois inutile à vous introduire, par le seul truchement de l'exégèse, au cœur du jardin parfumé. Il faut lire et relire, à haute voix, cette prose poétique qui n'a jamais oublié qu'elle fut la fille du vers. Le chapitre XII de la troisième et dernière partie (« Le Fardeau ») est comparable, pour le tragique de l'accent, pour la sincérité et la sainte simplicité de l'émotion, aux *Stances à Villequier* ou à la *Mort d'Iseut*.

* * *

J'aurais pu insister, plus que je ne l'ai fait, sur des questions de technique, vous montrer, par exemple, comment Alain-Fournier, dans son désir de conciliation entre les droits du rêve et les exigences du réel, a été amené, plus d'une fois, à jouer au géomètre-arpenteur. Il est piquant, en effet, de constater que, dans ce roman où la crédibilité est parfois housculée, les notations

précises se multiplient : notations de mensuration et d'horaire. C'est là une de ces naïvetés cousues de gros fil blanc, et que je trouve, pour ma part, aussi sympathiques que gauches.

J'aurais pu, à propos du métier littéraire d'Alain-Fournier, instituer des comparaisons avec la prose dont usent les romanciers contemporains, qu'ils se réclament ou non de la tradition du roman de style.

J'ai préféré concentrer toute mon attention sur l'élément humain — et personnel — de cette aventure littéraire qui engage, dans le cadre de la transposition romanesque, les souffrances de l'amour et les tourments du cœur. Roman-rêve, roman poétique : soit ! Mais ce qui me passionne avant tout, c'est l'homme. Alain-Fournier a laissé tomber quelque part cette petite phrase, terriblement lourde : « *Il n'y a d'art que du particulier* ». Passons condamnation sur le mot art, qui est trop souvent synonyme d'artifice. Et disons que, seules, sont capables de nous toucher les catastrophes personnelles. Les lois, les théories, les abstractions, les généralités : c'est trop haut, c'est trop loin. Pour le dire en terminant, c'est la lourde hypothèque qui pèse sur le roman français, roman de logiciens-constructeurs, beaucoup plus épris que de vérité des coquetteries de leur intellect. Depuis les ratiocinations savantes d'un Chrétien de Troyes sur les droits de la dame et les devoirs du chevalier, depuis les dissertations un peu grises de la *Princesse de Clèves*, depuis le conte philosophique à la manière du XVIII^e et jusqu'aux « balançoires » psychologiques — je reprends le mot — d'un Bourget, le roman français avait vécu de l'application ingénieuse de Maximes. C'est encore ainsi que procède, de nos jours, un Chardonne.

Un homme est venu, qui a ouvert devant nous les perspectives sans limites du rêve et de l'imagination. Il a poussé la barrière blanche qui fermait l'allée du château. Il nous a fait monter sur la barque de l'étang aux cygnes. Nous avons vécu le carnaval des enfants, la folie des masques, la retraite aux flambeaux, le dîner de noces dans la grande salle des assemblées. Il y avait un pierrot, de la neige sur les chemins, un coup de feu dans la nuit. C'était pareil à ce qui se passe dans les rêves. Et c'était beau, d'une beauté irréelle. Et c'était poignant, d'une douleur plus lancinante que celle que fait un couteau dans la plaie.

Et qu'il me soit permis de retenir mon lecteur, un instant encore, sur une tombe de Champagne, que domine une croix de bois.

Fournier avait rejoint, le 4 août, le 288^e R. I. à Mirande. Il faisait partie de la 67^e division de réserve, comme son ami, devenu son beau-frère, Jacques Rivière. Il entendit pour la première fois le canon dans la Woëvre. Pendant les dures semaines d'août et de septembre, il combattit autour de Verdun. Et il se trouvait, non loin des Eparges, lieu célèbre dans le communiqué, le 22 septembre au matin. Fournier commandait la 23^e compagnie. La ligne de feu, après les coups de boutoir de l'armée du Kronprinz, puis d'une autre armée allemande de renfort, tendait à se stabiliser. Le capitaine voulut tenter une reconnaissance, du côté de la route de Vaux à Saint Rémy. Il s'enfonça sous bois, avec ses hommes d'adosés en colonne par quatre. Les Feldgrauen aperçurent la petite troupe et ouvrirent un feu nourri. Le capitaine essaya d'entraîner ses « pantalons rouges » à l'assaut. Il y eut du flottement. Seuls s'élançèrent les deux lieutenants et quelques hommes. Fournier, frappé d'une balle au front, tomba... Il tomba comme Péguy, comme Psichari, comme tant d'autres. Son corps n'a pas été reconnu. Et c'est sur une croix de bois anonyme que nous nous pencherons ici.

... N'importe ! Le souvenir de ce noble et délicat Alain-Fournier, c'est Augustin Meaulnes qui nous l'a rendu, le Grand

Meaulnes qui, chaque jour encore, au-dedans de nous, s'en va vers de nouvelles aventures, pendant qu'une petite fille, née d'un grand amour, sourit à ce braconnier qui s'enfoncé, broussaillieux et tenace, dans l'infini du romanesque, à la recherche du bonheur...

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

Les veuves du Calvaire⁽¹⁾

Une jeune femme, mariée à dix-neuf ans, voit mourir coup sur coup son époux, ses deux enfants. A vingt-quatre ans la voici veuve et sans foyer. Elle a tout perdu, dit le monde. Elle aura tout gagné si dans son affreux destin nous voyons le germe d'une vocation à laquelle nulle n'avait été appelée avant elle. Elle appartient à un milieu aisé ; son premier réflexe est de s'enfermer dans une douleur ombrageuse. Elle ne voit personne. Elle ne sort que pour aller sur la triple tombe. Parfois en passant le fleuve — nous sommes à Lyon — pour accomplir son pèlerinage désespéré, la tentation la prend d'y sauter. Elle court alors afin d'échapper à la sinistre obsession.

Bientôt elle cherche autour d'elle la diversion, le triste réconfort d'autres douleurs. Elle visite les pauvres et rencontre une misère insoupçonnable. C'est dans une mansarde, parmi une odeur infecte, une femme abandonnée, le corps couvert d'ulcères. Le visage n'est qu'une plaie. Quel regard y transparait, que la veuve a reconnu et qui l'attire comme un rayon ineffable ?

Désormais entre la cancéreuse et la jeune explorée il y a un pacte, scellé par l'Amour. Même hospitalisée grâce à l'intervention de M^{me} Garnier, c'est le nom de la visiteuse, la malade inspire trop de répulsion pour qu'on s'approche d'elle. Alors devant tous sa bienfaitrice l'embrasse.

Elle se met à la recherche d'autres cas. Elle en trouve, loue une chambre pour les réunir, s'y installe avec elles, recrute d'autres veuves pour s'occuper d'autres malades. Des dons viennent, une maison est prise. Le Cardinal de Bonald lui donne son nom. C'est « le Calvaire ».

Nous sommes en 1853 ; le Calvaire de Lyon compte cinquante pensionnaires. Il faut attendre jusqu'en 1874 pour le voir essaimer à Paris, l'année suivante à Saint-Etienne, six ans plus tard à Marseille. La France, initiatrice d'autres œuvres devenues puissantes à travers la chrétienté, l'Apostolat de la prière, les Congrès eucharistiques internationaux, la Propagation de la Foi en gardera-t-elle le monopole ? Il y a dans certaines grandes familles belges maintes alliances françaises. A Paris même, deux veuves, dames du Calvaire, avaient épousé des Belges (2). A Bruxelles, des femmes de l'aristocratie, d'origine française, ont été, dans l'épreuve du veuvage, tentées d'une fondation sur le modèle de M^{me} Garnier : la comtesse Henri d'Ursel, née Clermont-Tonnerre ; la comtesse Auguste d'Ursel, née Croix, sa cousine ; la comtesse Louis de Merode, née Rochechouart-Mortemart.

Mais il ne suffisait pas de sentir en soi un élan assez fort pour vaincre les répugnances naturelles de l'égoïsme et de l'horreur

(1) La Collection Durendal, à Bruxelles, et l'éditeur Lethielleux, à Paris, vont faire paraître prochainement *la Simple Histoire du Bon Père Petit*, par Henri DAVIGNON, de l'Académie de Belgique. Nous sommes heureux d'en publier un chapitre inédit.

(2) L'une, M^{me} Dainez, sera la première Supérieure de la maison de Bruxelles.

physique. Les questions d'organisation matérielle paraissaient insurmontables à des femmes. Il leur fallait tout au moins un conseiller spirituel, assez jeune et assez confiant à la fois, pour les lancer en avant.

En Belgique, un religieux, sans rien connaître de l'œuvre, semblait l'attendre. C'est Adolphe Petit. La comtesse Henri d'Ursel, en 1876, l'initia à la fondation de Lyon. Leurs premières tentatives furent vaines. En 1886, M^{me} de Merode encore hésitante, bien au fait pourtant des réalisations lyonnaises, visitées pendant ses séjours à la campagne dans sa famille française, fut adressée par un Oratorien au Jésuite et celui-ci n'hésita point.

J'imagine qu'il ferma les yeux, comme ses amis de Tronchiennes l'ont souvent vu faire, pour se recueillir un instant, pour rejoindre en lui une Présence. Puis la réponse vint, nette, indiscutable :

— La fondatrice sera vous, Madame. Dieu vous a désignée.

« *Gesta Dei per mulieres.* » Sans doute. N'enlevons rien au trésor d'héroïsme et d'abnégation des veuves du Calvaire. Disons qu'il fallait un sourcier, dont la baguette de coudrier s'abaîsserait à l'heure dite. Le P. Adolphe Petit a droit à ce titre de Fondateur qui lui fut maintes fois décerné et qui, aujourd'hui, dans la maison de la chaussée de Wavre, rayonne sur la muraille. Il n'a jamais été mêlé à l'administration de l'œuvre, s'étant volontairement écarté des questions d'argent. Il avait ses moyens à lui, mystérieux, surnaturels de pourvoir à l'immense nécessité d'une initiative basée sur l'amour.

Et d'abord le voilà courant la ville, il l'a conté familièrement, entre les deux initiatrices auxquelles s'est jointe la baronne de Monin, une Gantoise. Il s'agit de trouver une maison assez vaste, susceptible d'agrandissement dans l'avenir. Notez qu'on n'a pas d'argent. Une première propriété paraît trop petite, une autre sur une petite colline dans un grand jardin conviendrait. Le Père est rentré à Tronchiennes. Le lendemain, dans son courrier, cette lettre :

« La maison de la chaussée de Wavre qui vous a plu et que vous trouvez bien est achetée. Elle vous appartient. »

Premier apport, capital, dans la succession des dons que le P. Petit amènera au Calvaire, sans les demander autrement qu'à la Providence par l'intercession de son grand pourvoyeur saint Joseph. Ah! qu'il a raison le bon Jésuite, bientôt désigné comme aumônier de la maison achetée par M^{me} de Monin, de se tenir hors d'une comptabilité compliquée et qui n'ira pas sans vicissitude. Il a un budget à lui qui ne regarde pas du côté dépenses et attend tout de l'imprévu du côté recettes.

Quand il assiste au Conseil de l'œuvre, il entend bien les doléances perpétuelles sur la nécessité de ressources nouvelles, toutes dépendant de la charité. Il sourit et parle de confiance, de sacrifices et d'« antichambre du Ciel ». Ainsi aime-t-il à qualifier ce lieu de souffrance et de déréliction. Il passe aux yeux des administrateurs, même de l'autorité religieuse, pour un naïf. Ecoutez aujourd'hui celles et ceux qui savent. Le Calvaire, ce fut lui, c'est encore lui...

Dans une œuvre aussi dépendante de l'Amour, c'est l'amour qui importe. Le prédicateur de la retraite annuelle aux Dames et aux malades, de la récollection mensuelle, quitte la chapelle. Par un dispositif ingénieux elle se prolonge sur le même palier dans la salle des alitées et des pansements. Il s'assied devant chaque lit et parle à toutes. Aède divin d'une Cour d'amour à la louange de l'archer surnaturel dont toutes ces âmes sont les cibles. Lui-même, d'ailleurs, n'enfermera-t-il pas précieusement dans son cœur une blessure indicible? Car au Calvaire il trouva sa croix, rançon des œuvres divines. Toutes les angoisses furent son partage.

De l'extérieur on répandit les bruits les plus calomnieux sur

l'œuvre. Un confrère pendant des années chercha à lui donner une autre forme. De l'intérieur une menace de schisme manqua tout compromettre. La Supérieure, femme de haute valeur morale, peu experte dans la gestion des finances, mit par des dettes l'entreprise en péril; le conseil d'administration voulut démissionner. Le Calvaire fut sur le point de crouler. L'intervention sage, surnaturelle de l'aumônier fut mal comprise : il y eut des malentendus cruels. Le P. Petit demeurait paisible. Son inaltérable sourire donnait si bien le change qu'on lui disait parfois : « Mais, Père Petit, vous n'avez eu que des consolations dans la vie! » Il se contentait de répondre en souriant : « Vous ne savez pas ce que j'ai souffert. »

Un jour vint où l'aumônier de la première heure fut remplacé. La Supérieure du Calvaire de Lyon jugea qu'il devait l'être. Crainte illusoire que le bon P. Petit ne se perdît dans les inextricables questions matérielles. En fait, il ne fut jamais remplacé que de nom. Il demeura le guide, l'inspirateur et l'ami. Mais j'ai vu la lettre par laquelle il annonce son désistement. Le « limogé » du Calvaire rejoint le souriant héroïsme de ses chères immolées.

Maintenant encore le seul moyen de rendre hommage à la réalité de son action est de pénétrer avec son souvenir dans la maison de la chaussée de Wavre.

J'y abordai en mai, conduit par une main amie. Les fleurs des grands marronniers du jardin commençaient d'éclorre dans un printemps tardif. Une odeur de lilas et de verdure fraîche, est-ce une préparation mauvaise à respirer celle des pansements sur des plaies putrides?

Une fois le seuil franchi, le parloir vieillot, meublé à la Louis-Philippe (grâce désuète, simplicité et dignité), vous met en contact avec une ambiance de bonne compagnie. Asile d'incubables (bien que des cures extraordinaires s'y fassent), le Calvaire est tout amabilité. Le courage y domine sans ostentation et la force morale y est l'ordinaire d'une vie pleine de courtoisie.

La future reine des Belges, la princesse Astrid de Suède, duchesse de Brabant, au moment d'accompagner son royal époux dans un long voyage aux Indes Néerlandaises, se vit saisie d'une insurmontable détresse à la pensée de quitter ses deux jeunes enfants. Voulant renouveler en elle le grand élan d'énergie, de ferveur humaine et chrétienne qui aujourd'hui a trouvé en Dieu son aboutissement, cherchant comme elle le disait plus simplement à « se donner du courage », elle se présenta un matin au Calvaire pour faire le tour des lits. Elle apportait des douceurs et son sourire, c'était le prétexte. Quand elle eut fini, elle emportait une vaillance joyeuse, c'était la raison : « Vous ne savez pas ce que c'est pour une maman de quitter ses bébés. Maintenant je me sens plus forte. »

La simplicité du Calvaire est ce qui frappe d'abord. Les hôpitaux officiels s'entourent d'un formalisme sans doute nécessaire. Ici on dirait une maison de villégiature. « le Château des Pauvres », tel qu'il fut baptisé par le Père Petit lui-même. La Supérieure des dames résidentes, sans la croix d'argent suspendue à son col, ferait penser plutôt à une châtelaine en effet, recevant des hôtes de passage, ayant besoin de repos. Certains de ces hôtes président là depuis quarante ans et n'ont de repos dans la souffrance ni le jour ni la nuit.

Je vais être conduit directement à la salle principale, celle qui est de plain-pied avec la chapelle. Point d'infirmières empressées, à coiffe ou à cornette.

« C'est nous qui faisons tout. » Telle est la réponse à ma question. C'est-à-dire nous les dames, nous les veuves. Il y a outre les résidentes, des intermittentes, venant du dehors chaque jour ou certains jours. Il y a aussi des filles de service, dites filles du Calvaire, d'un recrutement plus difficile et qu'on s'engage à garder jusqu'à leur mort.



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17 35 79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

O. L. Vr. ter Heide

Maison de repos pour dames, demoiselles et enfants
à Rijmenam lez-Malines



Séjour de vacances — Cure de repos — Confort moderne — Promenades dans sapinières — Parc 3 hect. — Tennis — Bassin de natation privé et surveillé — Chapelle attenante — Desservie par religieuses — Infirmière attachée à la maison — Ouverte toute l'année

Téléphone : Rijmenam 65

Adresse : M^{lle} ODILE PEETERS, Directrice

O. L. Vr. ter Heide-Rijmenam

LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)



Les papiers carbone

LORIA

PRODUIT BELGE

- sont étudiés spécialement pour chaque usage : Machines à écrire, machines comptables, écriture à la main : crayon ou plume,
- se fabriquent en toutes couleurs et toutes épaisseurs : en émulsion d'encre DURE, DEMI-DURE, TENDRE,
- sont propres à la manipulation et ne maculent pas les copies,
- leur durée et leur netteté les classent au premier rang des articles similaires et sont garantis par le fabricant.

Pour chacun de vos travaux, il existe un carbone "LORA".

Reclamer les à votre fournisseur



DÉLICIEUX!..
EXQUIS!..

s'écrit tout fumeur de CareSCO
Faire l'essai, c'est savourer toujours

CARESCO

résumé qualité, douceur, fraîcheur

CARESCO

produit par son arôme la bonne humeur

Manufacture de cigares CARESCO

G. VERHOEVEN & C^{ie}, MOLL

Nous demandons des agents partout

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

PARMI NOS 200 CRUS

QUELQUES VINS
PARTICULIÈREMENT
RECOMMANDABLES

	Par bouteille.	Par 30 bout.	Par 60 bout.	Par 100 bout.
VINS DE TABLE				
Côtes de Saillac	4.25	4.—	3.75	3.50
Tordjman, vin d'Algérie	5.50	5.25	5.—	4.75
Clos du Manoir, vin rouge ou blanc	5.25	5.15	5.—	4.75
BORDEAUX ROUGES				
Château de Barbe, 1931	6.—	—	5.75	5.50
Saint-Emilion, 1929	13.—	12.50	12.—	—
* Saint-Estèphe, 1934	10.—	—	9.50	9.—
* Margaux, 1934	12.—	11.50	11.—	10.—
** Château Marquis de Terme, 1931	12.50	12.—	11.—	10.—
Château Pouget, 1929	17.—	16.50	16.—	15.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
BORDEAUX BLANCS				
** Graves Saint-Hilaire	8.—	—	7.75	7.50
Barsac, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
Sauternes, 1926	18.—	17.25	16.50	15.50
Ste-Croix du Mont, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
* Château de Rauzan, 1934	7.—	—	6.75	6.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
BEAUJOLAIS MACONNAIS				
Beaujolais	6.—	—	5.75	5.50
Beaujolais, 1926	9.—	8.50	8.—	7.50
Mâcon supérieur	7.50	7.—	6.50	6.—
Moulin-à-vent, 1926	15.—	14.25	13.50	12.50
Moulin-à-vent, 1924	16.—	15.25	14.50	13.75
BOURGOGNES				
Grand vin de Bourgogne Latour, 1929	22.—	20.75	19.50	18.—
Pommard, 1924	22.—	21.—	20.—	19.—
Gevrey Chambertin, 1926	21.—	20.50	19.75	19.—
Mercurey, 1924	21.—	20.—	19.—	18.—
Aloxe Corton, 1924	24.—	23.—	22.—	21.—
Pommard, 1919	25.—	24.—	22.50	21.—
Chablis, 1926	23.—	22.—	21.—	20.—
ORIGINE CONTROLEE ETAMPE RHONE				
Châteauneuf du Pape	13.—	12.50	12.—	11.25
MOSELLE RHIN				
Niersteiner	15.—	14.50	14.—	13.50
Riesling Auslese	9.—	8.25	7.75	7.—
Liebfraumilch	26.50	25.—	23.—	21.—
VINS DE LIQUEURS				
Malaga Aguio	7.50	7.—	6.50	6.—
Tarragone	6.—	5.85	5.70	5.50
Tokay sec	15.—	14.25	13.50	12.75
PORTOS				
* Porto Aguio, rouge	15.—	14.25	13.50	12.75
* Porto Aguio, blanc	19.—	18.25	17.25	16.25
** Porto Tawny, 1917	35.—	33.50	32.—	30.—
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
CHAMPAGNE				
Champagne M. Hemard, extra sec	33.—	32.—	31.—	30.—
VIN MOUSSEUX				
Jean d'Harbley, vin mousseux	15.—	14.25	13.75	13.—

• AU BON MARCHÉ •

VAXELAIRE-CLAES ♦ BRUXELLES ♦ ANVERS ♦ LIÈGE ♦ BRUGES

EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE DE
TOUTE COMMANDE D'UN MONTANT DE 200 FRANCS.

LOI DU 10 JUIN 1937

Extension des Allocations Familiales

ALLOCATIONS ANNUELLES

payables par semestre, sauf modification par Arrêté Royal

Pour un enfant	Frs	225,00
Pour deux enfants		585,00
Pour trois enfants		1,221,00
Pour quatre enfants		2,253,00
Pour cinq enfants		3,705,00
Pour six enfants		5,157,00, etc.

Minimum de Contrainte

Maximum de Facilités

en vous adressant à



“LA FAMILLE”

Caisse Mutuelle d'Allocations Familiales

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Tél. : 11.81.90 (3 lignes) C. Ch. Post. : 430.14

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100 % - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etabls Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils

Tél. : 283

Cottrai

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES
Pièces détachées

LES ATELIERS

G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES

Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX. — JOUETS EN TISSU. —
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES
de FANTAISIE et de RÉCLAME

La porte de la salle d'hôpital et celle de la chapelle ne font qu'une Les malades entendent la messe de leur lit. Avant les grands pansements, les Dames-infirmières s'agenouillent face à l'autel.

— Il s'asseyait là.

C'est le premier mot que me dira une malade contemporaine du bon Père. « Il souriait, il riait même. Il racontait des histoires et il nous félicitait de souffrir, disant que nous étions les grandes amies du Bon Dieu. »

Voilà, tout est connu. Pourquoi suis-je venu? Je n'ai pas d'explication supplémentaire à demander. La curiosité ne serait pas de mise. Aussi n'est-ce pas elle qui me guide vers cette sourde, dont le nez absent est remplacé par une étrange bandelette. Elle est ici depuis trente-sept ans. La voix est presque indistincte. La Supérieure se fait entendre en plaçant la main sur une portion du bras et elle excelle à tirer une signification des propos confus, rapides, langage habituel de la malheureuse.

— Oui, il nous félicitait. On l'aimait. Quand il manquait on était désolée. Il se tournait vers la chapelle. Il prenait quelqu'un à témoin. Il était heureux avec nous.

En voici une autre du temps du Père Petit. Quel contraste! Nulle plaie apparente. Une face émaciée, un teint terreux. Rongée intérieurement.

— C'est une sainte, me glisse la Supérieure. Quand j'ai des préoccupations, je demande ses prières. Elle m'assiste.

Beaucoup moins d'expansion. Une parole calme, recueillie. Longue expérience intérieure.

— Il était très bon. Il ne me racontait pas d'anecdotes. Il ne riait pas avec moi. Il s'asseyait près de mon lit. Il joignait souvent les mains. Il parlait simplement. Sa conversation était comme ses sermons. C'était toujours la même chose : la bonté de Dieu, l'amour des pécheurs, le salut du monde, l'intercession de Marie, de Joseph surtout. Il nous confiait des causes : la conversion, les œuvres, l'Eglise, la Patrie.

A une autre, incroyable au contraire de vivacité, il a fait une confidence. Elle brûle de me la confier :

— Il m'a dit qu'il était heureux dans le service de Dieu, qu'il aurait dansé le jour où il a été admis dans la Compagnie.

Danser! Celle qui me parle est perpétuellement couchée, les bras repliés par une paralysie déformante. On la porte à la chapelle où elle reste des heures, contemplative, immolée.

Je n'interroge plus. A quoi bon? N'en sais-je pas assez? D'autres peut-être ont encore connu le bon Père Petit. Une chose est sûre. Sa mémoire est vénérée, sa trace visible dans une maison qui fut, qui demeure la sienne. Un vitrail dans la chapelle reproduit ses traits. On le fit de son vivant. Il n'en fut pas content, comme on l'a dit. Il voyait pourtant l'intention et qu'elle voulait surtout continuer son apostolat.

« Son cher Calvaire », si l'on veut comprendre ce que cela voulait dire à ses yeux, il faut laisser parler Sœur Chantal, la plus anciennes des filles-servantes dont la raison d'être dans la maison, maintenant qu'elle est vieille et affaiblie, consiste à perpétuer l'esprit primitif d'abandon et d'amour.

Elle avait pris le Père Adolphe comme directeur. Tâche encombrante, car la bonne fille a eu ou a cru avoir de grandes difficultés de conscience. La direction des âmes féminines! Le Père Petit hochait souvent la tête et comprenait mieux encore pourquoi saint Ignace ne conseille pas à ses fils de s'en charger de préférence. Sœur Chantal n'est pas une religieuse, bien qu'elle porte cornette à la façon des filles de service d'une certaine époque. Elle avait été dans les hôpitaux avant de venir au Calvaire. Elle a reçu de son père spirituel des mots d'ordre brefs : « Dieu vous veut ici; tout est bien; continuez. »

Le danger d'une œuvre surnaturelle vient rarement des

hommes. Aux difficultés que le Calvaire a traversées, le Père Adolphe Petit ose opposer le nom du véritable ennemi. « Le Calvaire a déjà fait trop de bien pour que le démon ne cherche pas à lui nuire... Il faut que le démon ait furieusement peur de notre Calvaire pour qu'il le tourmente comme il le fait. Concevez-vous un Calvaire sans Croix? B'enheureuse la maison que le Seigneur visite et où il plante sa Croix... Je bénis de nouveau de tout cœur mon bien-aimé Calvaire. »

Ces phrases, extraites des lettres du P. Petit à M^{me} Dainez ou à la comtesse Louis de Merode, suffisent à montrer la part de sa vie, encombrée de soucis et d'occupations, donnée par le religieux à l'œuvre qui a, peut-on dire, occupé le fond de son cœur.

S'il est un lieu où, selon la coutume un peu barbare mais touchante d'autrefois, il aurait convenu de faire résider dans une urne le cœur distrait du corps à peine refroidi d'Adolphe Petit, c'est ce Château des Merveilles spirituelles, comme eût dit Ruysbroec. Il demeure sous le signe visible du futur bienheureux. Il continue à lui devoir tout. La présidente actuelle du conseil d'administration l'affirme.

La comtesse John d'Oultremont, fille de la comtesse Louis de Merode, a trouvé dans son héritage un message : « Je te laisse, ma fille, le Calvaire. Il n'a plus de dettes, mais pas de capital. Fais-le vivre. »

En acceptant le legs, M^{me} d'Oultremont savait la tâche rude assumée. Elle la mène à bien et proclame sans ambages :

— Le P. Petit continue de m'assister. J'en ai toujours besoin. Je l'invoque, il m'aide... Sans lui, d'ailleurs...

Sans lui nous n'assisterions pas sans doute à l'efflorescence merveilleuse d'une œuvre aujourd'hui dotée d'un outillage scientifique modèle.

Entreprise basée sur la seule charité, étendue plus aux âmes qu'à ces corps pour lesquels on semblait ne pouvoir plus rien, le Calvaire participe victorieusement à la lutte scientifique contre le cancer. Dispensaire et clinique, la maison de la chaussée de Wavre dispose d'annexes opératoires et de laboratoires d'analyses à même de soutenir toute comparaison. La charité continue d'ailleurs de pourvoir à tout, croyante ou non. Les préventions, les scepticismes, les hostilités, s'il en reste, fondent à connaître de près la lutte menée contre le terrible mal. L'Etat, l'Université prêtent leur appui.

Mais sans la charité, sans l'esprit d'amour, sans la vie surnaturelle infusée, entretenue, activée par le P. Adolphe Petit, rien n'eût été fait, rien ne serait fait. Onze médecins, travaillant gratuitement, douze dames et quelques servantes continuent ce miracle dont nous savons maintenant le nom.

HENRI DAVIGNON,
de l'Académie royale
de Langue et de Littérature françaises

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

La République des Ducs et l'Église de France ⁽¹⁾

« S'il éclatait aujourd'hui une nouvelle révolution, disait Montalembert au Congrès de Malines, en 1863, on frémit à la pensée de la rançon qu'aurait à payer le clergé pour la solidarité illusoire qui a semblé régner, pendant quelques années, entre l'Église et l'Empire. » Ces sombres prévisions s'accomplirent point par point, et c'est le bilan de cette compromission désastreuse que je voudrais donner en ces quelques pages.

Alors qu'en 1848 le peuple en révolte s'était tourné avec respect vers le catholicisme, en 1870 la Commune de Paris préfigurait la République anticléricale. Triste héritage du Second Empire, la séparation du peuple et de l'Église était un mal irréparable. Alliés du pouvoir, défenseurs de l'autorité et de l'ordre, trop de catholiques avaient salué en Napoléon III « l'homme de la droite de Dieu », un Messie qui les délivrerait des funestes principes de 1789, le nouveau Constantin, le nouveau Charlemagne, le nouveau saint Louis. Les évêques et le clergé, heureux de l'accroissement du budget des cultes et des déclarations chrétiennes de l'empereur, s'étaient soumis avec enthousiasme. Ils reniaient les principes qu'ils avaient applaudis sous la Seconde République, répudiant la liberté comme une invention païenne, affirmant même parfois « qu'il fallait restreindre le droit de parler et d'écrire à ceux-là seuls qui se confessaient ».

Veillot, du haut de la tribune de l'*Univers*, régnait alors presque seul sur la pensée des prêtres et pouvait écrire sans étonner : « La France rejettera le parlementarisme comme elle a rejeté le protestantisme. » De sa plume aussi le fameux article où se trouvaient glorifiées « les deux armées qui se donnent la main » contre le socialisme : 400.000 soldats d'une part, 40.000 prêtres et 50.000 religieuses de l'autre...

Il est difficile de se représenter aujourd'hui que l'influence de Montalembert, d'Ozanam et du P. Lacordaire fut, au XIX^e siècle, infiniment moins forte que celle de Veillot, de Mgr Pie, de Mgr Dupanloup et de tant d'autres, bien oubliés, qui croyaient trouver dans les expressions officielles et mesurées de Syllabus des armes contre toutes les démocraties.

L'impopularité du clergé — j'excepte naturellement le curé d'Ars et ses imitateurs — ne provenait pas seulement des inimaginables faiblesses de l'éloquence sacrée, mais surtout, de la situation équivoque du prêtre, fonctionnaire officieux du gouvernement. Agent du pouvoir, il se mêlait peu au peuple, gardait les yeux tournés vers le passé, prêchait la résignation, défendait l'autorité. Les intentions étaient louables, les résultats désastreux.

L'anticléricisme et l'irréligion qui s'étaient développés dans les masses éclatèrent au grand jour lors des émeutes sanglantes

(1) Mon exposé doit beaucoup aux beaux livres de DANIEL HALÉVY, *La Fin des notables* (2 vol. in-12, Paris, Grasset, 1930 et 1937), particulièrement au t. II, : *La République des Ducs*, récit de l'histoire de France de Thiers à Grévy, parfois tendancieux, toujours spirituel. Le même auteur a examiné certains problèmes d'ensemble dans une brochure : *Pour l'Étude de la Troisième République*, in-12, Paris, Grasset, 1937. Je me suis reporté utilement aux consciencieux et réputés travaux suivants : E. LECANUET, *L'Église de France sous la Troisième République (1870-1878)*, in-12, Paris, 1907; G. GOYAU, *Histoire religieuse de la France*, in-4^o, Paris, 1922; G. WEILL, *Histoire du catholicisme libéral en France*, in-8^o, Paris, 1909; G. WEILL, *Histoire du mouvement social en France*, in-8^o, Paris, 1924. D'un point de vue clérical, pour compenser l'esprit laïque de Halévy : J. BRUGERETTE, *Le Prêtre français et la Société contemporaine*, t. II, Paris, Lethielleux, 1935. Remarquable aperçu des courants d'idées dans M. NEDONCELLE, *Les Leçons spirituelles du XIX^e siècle*, in-12, Bloud, 1937.

de la Commune. La répression cruelle de Thiers, le premier président de la Troisième République, ne procura aucune espèce d'apaisement. La bourgeoisie tenait en mains les destinées de la France. Réactionnaire et catholique, elle ne se souciait pas plus de la misère des classes laborieuses que de ses devoirs d'apostolat. Tout se ramenait pour elle au choix d'une forme politique autoritaire, et l'autel ne serait relevé, pensait-on, qu'avec le trône (1).

Suspect de républicanisme au jugement des « notables » de l'Assemblée nationale, Thiers lui-même dut donner sa démission, le 24 mai 1873. La République des Ducs allait commencer, avec le maréchal-duc de Mac-Mahon à la présidence, le duc Albert de Broglie à la tête du gouvernement, et, parmi les principaux collaborateurs du nouveau régime, les ducs Pasquier et Decazes. Quelle allait être l'attitude des catholiques français? Comment l'opinion allait-elle recevoir et orienter ce gouvernement de catholiques? Le manifeste de l'excellent maréchal prouva que rien n'était changé dans les classes dirigeantes : « ...avec l'aide de Dieu, le dévouement de l'armée qui sera toujours l'armée de la loi et l'appui des honnêtes gens, nous continuerons ensemble l'œuvre de la libération du territoire et du rétablissement de l'Ordre moral. » Le gouvernement de l'Ordre moral n'était pas celui de la liberté chrétienne! On s'en aperçut aux cris de triomphe de la droite ultramontaine. Veillot remarqua que l'avènement de Mac-Mahon avait eu lieu le jour de la fête de saint Grégoire VII : « La trouée est faite, la révolution de Dieu a le champ libre; Dieu va passer, régner! » A Chartres, Mgr Pie fit l'appel des troupes de l'Église et de la France : « La France veut un chef, la France veut un maître. » Le comte de Chambord, Henri V, ne répondit point, décidé à mourir dans les plis du drapeau blanc.

A Paris, Broglie composait son ministère de royalistes, bien qu'il fût intimement persuadé de l'échec du prétendant. Il lui plaisait sans doute de se trouver le chef d'un « interrègne aristocratique », le champion de l'Ordre moral. Le ministre était trop fin politique cependant pour approuver les initiatives indiscrettes de ses lieutenants. Quand le baron de Belcastel conduisit cent parlementaires à Paray-le-Monial, il applaudit. Mais il cessa de le suivre lorsqu'à la lettre de dévouement de Belcastel, maladroite et inopportune, Pie IX répondit : « Tout le mal du monde est venu de ceux qui, à la fin du siècle dernier, importèrent les horreurs d'un nouveau droit et d'un emploi pervers de la force des armées. » Les ultramontains marquèrent un point. Les horreurs d'un nouveau droit, voilà bien des libertés si chères au peuple de France, ces libertés pour lesquelles des catholiques audacieux cherchent des bénédictions lentes à venir!

Augustin Cochin, croyant et monarchiste, n'avait rien d'un libéral; il répétait néanmoins : « Les réformes sociales de 1789 et le gouvernement parlementaire, bon gré mal gré, c'est là ce que nous appelons la civilisation. » Au fait, la déclaration papale s'explique si l'on se remet en mémoire les revers de la politique démocratique de Pie IX. Elle n'en fut pas moins funeste aux catholiques français. On a attribué à Louis Veillot ce mot qui lui ressemble : « Nous vous réclamons la liberté au nom de vos principes et nous vous la refuserons au nom des nôtres. » L'attitude modérée et réaliste d'un Cochin, comme celle d'un Falloux, était plus sage, plus équitable, plus rare aussi. Quant à Albert de Mun et au marquis de la Tour du Pin, ils défendaient avec chaleur et conviction un programme social qui n'avait que le tort de se résumer dans ce mot : contre-révolution. Or, les masses comprenaient : ancien régime, et la confusion devint fatale,

(1) Sur ces points, voir H. GUILLEMIN, « La Dictature bourgeoise et l'Empire », dans la *Vie Intellectuelle* du 15 mai 1937, pp. 325-354.

malgré les avertissements de certains, entre l'Eglise et la réaction. Le temps était passé où la religion, étayée sur la monarchie, dominait la société. En 1873, la majeure partie du peuple français échappe à l'emprise sacerdotale. Pour agir sur elle, pour la reconquérir, il eût fallu la prendre comme elle était, renoncer au rêve d'un nouveau Moyen âge, sacrifier les privilèges d'hier aux libertés d'aujourd'hui, ne réclamer pour l'Eglise que le droit commun.

« La République, dira plus tard Anatole France, gouverne mal, et se défend bien. » On le vit bien quand Broglie fit voter, contre le parti de la République, l'institution d'un Sénat et la prolongation à sept années des pouvoirs présidentiels, deux barrières qui s'opposeraient victorieusement, imaginait-il, à la démocratisation de l'Etat. Le maréchal eût alors volontiers cédé son fauteuil à un roi de France, ou même à un roi des Français, mais l'Assemblée était divisée, le pays ne suivit pas le courant aristocratique. Gambetta, dans l'ombre, et Thiers, dans sa disgrâce, gardaient plus de prestige; ils avaient plus d'indépendance que tous les ducs ensemble.

C'était sur la religion encore que comptait l'Assemblée nationale pour assurer de timides réformes sociales, mais, loin de s'appuyer sur les principes de justice du christianisme, les parlementaires faisaient appel à son pouvoir de pacification des esprits, ils lui demandaient d'inspirer la bonté aux patrons et la soumission aux ouvriers. Quelques lois indispensables furent néanmoins votées. L'une d'entre elles réduisit à douze heures le travail des enfants de douze à seize ans, à six heures celui des enfants de dix à douze ans. Il fut même question d'étendre la protection de l'Etat aux ouvrières; la demande parut inutile ou inopportune, rien ne fut décidé. Le socialisme avait beau jeu, il faut le reconnaître. Le ressentiment des travailleurs lui assurait un avenir formidable, dont l'idée ne semble pas alors avoir effleuré la classe bourgeoise. « Le grand scandale du siècle » — le mot est de Pie XI, pape et historien — s'accomplissait : aussi désintéressés qu'eussent été les efforts d'un de Mun ou d'un La Tour du Pin, l'Eglise avait perdu l'audience des milieux populaires. Le prestige d'une science qui se croit tout permis et tout promis, les progrès du matérialisme et de la franc-maçonnerie, l'abandon des revendications sociales et le succès bruyant des ultramontains, voilà les causes de la rupture entre le prêtre et l'ouvrier.

« On a fait de Dieu, déclarait brutalement le *Journal des Débats*, un personnage politique; il siège à droite... A ce jeu on a rendu inutile le sang des martyrs, on a mis contre soi la démocratie, une puissance de l'avenir. » Et Montalembert ajoutait avec autant de netteté et plus de tact : « De tous les despotismes, le plus intolérable est celui qui s'exerce ou semble s'exercer avec le concours de la religion... L'Eglise perd graduellement l'empire des âmes; elle commence par être dupe; elle prend peu à peu les airs de complice; elle finit toujours par être victime. »

En vertu des lois constitutionnelles de 1875, l'Assemblée nationale fit place aux deux Chambres. Mac-Mahon s'appliqua à satisfaire républicains et conservateurs en appelant à la tête du ministère Dufaure, puis Jules Simon. Mais, à la suite de débats extrêmement passionnés au sujet du pouvoir temporel du pape, le gouvernement accepta un ordre du jour dirigé contre l'intervention de divers évêques. C'est au cours de ces discussions que Gambetta prononça le mot connu : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Et il osait ajouter : « Qu'un catholique soit patriote, c'est chose rare ! » Albert de Mun bondit sous l'insulte. Gambetta jugea superflu de répondre et triompha lourdement.

A l'Elysée, le président, outragé et humilié, comprenait de Mun. Il était, lui aussi, catholique et patriote autant qu'un soldat peut l'être; et tout soldat n'a-t-il point conscience d'incarner e patriotisme? Décidé à rompre avec la politique de gauche, l'estima que le ministère avait manqué de dignité. Il provoqua

sa démission le 16 mai 1877, puis constitua un ministère de droite, le ministère du Seize Mai, où nous retrouvons le duc de Broglie.

Celui-ci ne se faisait guère d'illusions sur l'avenir. Il n'espérait pas que le peuple français, invité à choisir entre le parti des bourgeois et le parti des nobles, se prononcerait contre les bourgeois et pour les nobles. Le maréchal et combien d'autres membres de la droite se leurraient et attendaient tout d'élections nouvelles. Mais, la Chambre dissoute, les républicains s'organisèrent, firent bloc, pour y rentrer plus nombreux, plus décidés, plus démocrates, plus anticléricaux que jamais. « On entend partout un bruit de sabots qui arrivent et de bottes vernies qui s'en vont », écrivait alors Cherbuliez dans la *Revue des Deux Mondes*. Bientôt, Broglie dut abandonner le ministère à Dufaure, et Pasquier la présidence du Sénat à l'obscur Martel : les ducs quittaient la partie.

Les élections triennales du 5 janvier 1879 ayant enfin amené au Sénat une majorité républicaine, la dernière forteresse des « notables » se rendait. Mac-Mahon ne crut pas pouvoir remplir plus longtemps le mandat qu'il tenait des conservateurs et que les conservateurs avaient vainement prolongé. Saisissant le prétexte des révocations de généraux que ses ministres voulaient lui imposer, il donna sa démission, le 30 janvier. Le même jour, Jules Grévy fut élu troisième président de la République et, pourrait-on dire, premier président républicain et radical de la République Française.

Désormais, l'Ordre moral a fait son temps. Jules Ferry, au ministère de l'Instruction publique, va donner à la nation l'Ecole laïque dont l'histoire dure encore. L'Eglise de France rentre dans le rang; les uns boudent, les autres attendent le Ralliement. L'heure des Veillot est passée. Réduits à l'impuissance dans le domaine politique, il semble que les croyants cherchent avec courage une solution aux problèmes sociaux. Il n'est pas indispensable de commander pour faire du travail utile. La force sans les idées n'avait rien donné. Défendues par une minorité intelligente, des idées peuvent servir une République loyalement acceptée. La liberté d'action est la récompense des catholiques libéraux. L'Eglise a cessé d'être la contre-révolution : il a fallu à ses défenseurs du temps pour comprendre. Ils ont commis beaucoup de fautes; il leur reste à faire l'apprentissage de la solitude et de la liberté. L'Eglise, ramenée à l'apostolat des âmes, ne cesse pas d'être elle-même; affranchie de l'appui compromettant du pouvoir, sa force créatrice ne se révèle que plus féconde, la science de son rôle est chaque jour plus nette et plus généreuse.

Exploité par les uns, défiguré par les autres, le Syllabus de Pie IX — qui domine toute l'histoire de notre temps — a sauvé de ses propres excès la doctrine de la liberté. Les erreurs des protagonistes de l'Ordre moral sont révolues depuis longtemps; les directives pontificales subsistent irréfragables, plus claires pour nous que pour nos pères. Séparé des commentaires passionnés de l'époque, le Syllabus nous apparaît moins dur, plus simple et plus profond. « Une société, avait dit le Pape, soustraite aux lois de la religion et de la vraie justice ne peut avoir d'autre but que d'accumuler des richesses, et d'autre loi que l'indomptable désir de satisfaire ses passions et se procurer des jouissances. » De telles paroles stigmatisent à jamais cette fausse indépendance qui n'est qu'égoïsme et orgueil. La liberté chrétienne, c'est de pouvoir délivrer les hommes, et d'abord d'eux-mêmes. Mgr Dupanloup avait tristement raison lorsqu'il proclamait devant l'Assemblée nationale : « L'Eglise ne vous menace pas, elle vous manque. »

LÉON-E. HALKIN,
Agrége d'histoire
à l'Université de Liège.



Tissot
la montre antimagnétique

Montres pour religieuses

Montres de précision
spéciales pour
missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous
les horlogers concessionnaires

FONDÉE EN 1853

**CUISINIÈRES**

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines **Kressit**
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15.76.91

JACQUES DRIESSEN
Aniens Etablissements
I. Brixhe-Deblon
Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :
GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG
GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156 20 (2 lignes)

ANVERS
16, rue des Récolets
Téléph. 202.23

POELES
GODIN
R. KABAUX & C^{ie}
158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM. 60, DAMRAK

Le quotidien catholique des temps nouveaux
LE VINGTIÈME SIÈCLE

Ses 3 Suppléments

- Le Vingtième artistique et littéraire
- Votre Vingtième, Madame
- Le Petit Vingtième

**Un journal jeune, à la page
bien illustré**

ABONNEMENTS :

1 an : 95 francs. — 3 mois : 25 francs; Ch. post. 266

BRUXELLES : 11, boulevard Bischoffsheim

Ses pages spéciales

Sa publicité qui rend

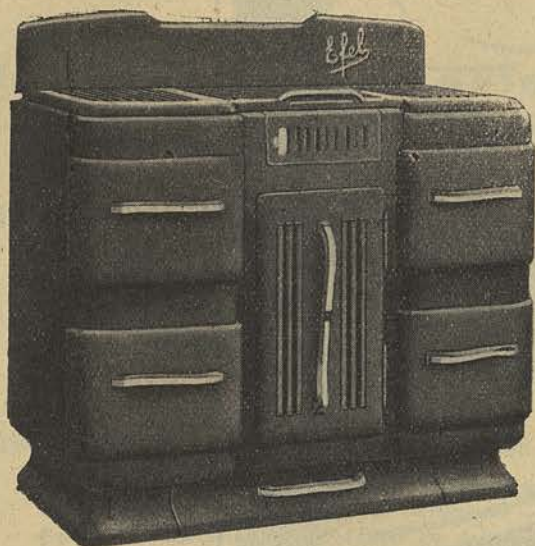
DEMANDEZ-NOUS L'ESSAI GRATUIT DE 15 JOURS POUR VOS AMIS

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

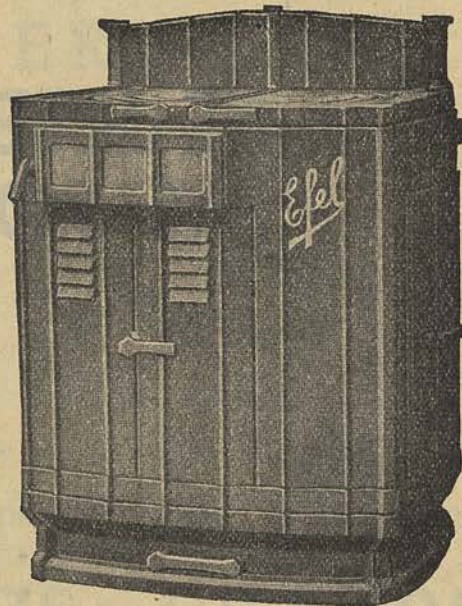
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



- Poêles Parisiens
- Poêles Flamands
- Poêles Crapauds
- Poêles Triangulaires
- Cuisinières
- Poêles Buffet
- Foyers
- Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ

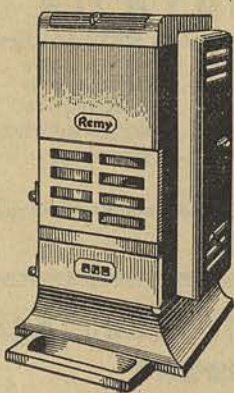
Rendement unique, garanti par des essais officiels aux Laboratoires des Arts et Métiers à Paris

89 %

ce rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour leur capacité de chauffe



S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

K

Cuisinières

de la plus petite de ménage à l'installation la plus importante.

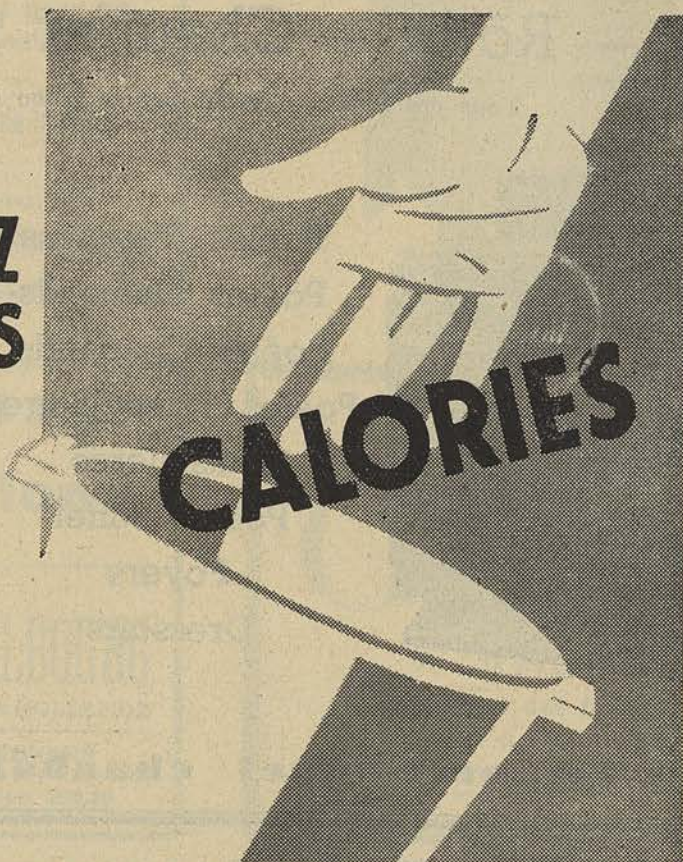
Pour PENSIONNATS, INSTITUTS, COUVENTS, ÉCOLES MÉNAGÈRES CASERNES, etc.

KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

**NE JETEZ
PAS VOS**



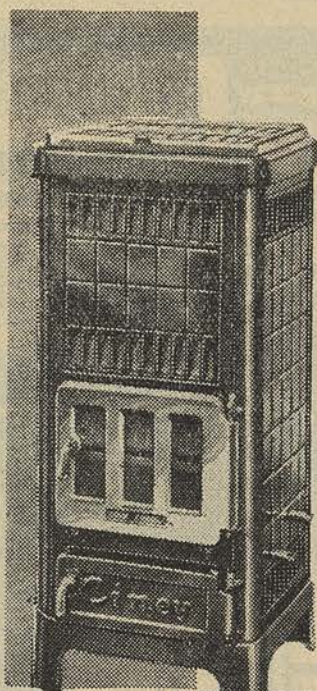
**DANS LA POUBELLE:
confiez-les à un calo Ciney.**

Les cendres que produit un Ciney ont donné la totalité de leurs calories et vous ne jetez rien qui puisse encore chauffer, en utilisant pour votre appartement le calo Ciney, dont le système de récupération des gaz et l'enveloppe extérieure augmentent le rendement du combustible et la capacité de chauffe.

Le calo Ciney n'a pas été conçu pour brûler du charbon, mais pour en brûler le moins possible.

Coquet, propre et d'un fonctionnement régulier, voici un calo Ciney qui fera le confort de votre appartement.

Le catalogue général Ciney vous sera envoyé sur demande par Les Forges de Ciney, à Ciney.



LES FORGES DE CINEY S
A

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.



Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écorus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour scolélastiques — Loden — Gabardines

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Incol nappes pour autels — Purificatoires — Corporaux — Lingerie, draps, essuies, toilettes, nappes serviettes pour couverts et institutions

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdisables sur Tissus pour Communautés

FILATURE et TISSAGE de JUTE

PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants
SACS neufs pour tous usages

Spécialité de SACS pour SCORIES, CEMENTS, oct.

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton
Fils fantaisies pour la robe

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 10⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisère.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins. (
TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13
BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.
20, Quai des Moines, GAND—Bureaux : 15, rue Traversière

Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre
Tissus SERVICERTUS en exclusivité

TISSAGE DE COTON

La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

• • •

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

TISSUS FILTRANTS HAUWEL

LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

Tissage de Soieries DE VOS FRÈRES S. A.

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70
Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS
V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

USINES CARDA

4, rue Gounod, ANVERS

Téléphone : 747.82

Télégrammes : « Mentor » Anvers

CRIN VÉGÉTAL

Ressorts, Kapok, Toile de Jute, etc. pour Matelas,
Coussins, Clubs, etc. Fournisseurs aux Couvents,
Pensionnats, Hopitaux, Crèches, Asiles, Missions.

ANCIENNE MAISON BELGE DE CONFIANCE

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
A prêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de
table, couvre-divans, coussins, soleries,
moquettes laine, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme **DE BOUTTE Frères**

Successeurs : M. DE BOUTTE & C^{ie}

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique :
Deboutte-Ingelmunster

Téléphone :
44 Iseghem

Registre de Comm.
de Courtrai 1612

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros : **E^{ts} GRAFEX - 231, Rue Victor Rauter - Bruxelles**

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE

(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de l'Abbaye de Florette en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931

PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

000 - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto
Téléph. : Taminés 22

Moulins " Métropole "

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

000 - EXTRA - GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulaiges se recommandent

Livraisons franco toute gare Tél. Anvers 586.70 - 583.47

IMPORTATION DIRECTE

des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10 Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU **SIROP!**

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : **BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES**

Téléphone 17.53.69

R. C. Bruxelles 8574

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

1720 - 1937

Depuis 220 ans PAS DE BONNE CAVE
PAS DE BONS REPAS

Sans les grands Vins de BOURGOGNE des

Éts Liger-Belair & Fils

Propriétaires à NUIITS-St-GEORGES et VOSNE-ROMANEE

Agent général : A. KNAEPEN

43, rue de l'Application, AUDERGHEM - T. 48.38.74

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

Café KATO

Comptoir des Produits Coloniaux

Société anonyme Capital : Frs 1.000.000

30/1, avenue Rubens, ANVERS

Téléphone :
324.70

C. Chèq. Post. :
295.297

Reg. du Commerce
1° Anvers 3032.



Le petit café du Congo le plus doux
Spécialité de cafés torréfiés

Glycérines distillées, pharmaceutiques
Savons mous, Savons durs
Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99

Borgerhout-Anvers

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERI-
DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
douleur "LA CROIX BLANCHE,"
trouve sa source dans la "synergie
des composants", c'est-à-dire
l'exaltation des propriétés parti-
culières de chacun des ingrédients
par leur association mutuelle.
Grâce à elle chacun d'eux ap-
porte à l'ensemble son effica-
cité propre et pleine tout en n'y
figurant qu'en dose très réduite
d'où toxicité nulle, tolérance par-
faite, absence de toute réaction
secondaire désagréable. Les cal-
mants exercent souvent
un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circula-
toire, et provoquent de
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
pour l'antidouleur "LA CROIX
BLANCHE," qui compte aussi par-
mi ses ingrédients un élément
tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence dépri-
mante des éléments calmants de
l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLAN-
CHE," a maintenant plus de 35
ans d'existence. Grâce à ses
qualités réelles il a su conquérir
la confiance des malades et
s'imposer dans la majeure
partie du monde civil-
lisé. Quiconque en a fait
l'essai, continue à en faire
son calmant favori.



LES COMPRIMÉS
FR. TUBE ALLUMINIUM DURCI
24 COMPRIMÉS 11 Frs.



LES POUDRES
EN BOITES DE 6 POUDRES 4 Frs.
24 - 11 -
48 - 20 -



LES CACHETS
EN TUBE ALLUMINIUM
12 CACHETS 6 Frs.

C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

CHICORÉES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS

(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

EAU DE JAVEL **MOVA**
CRISTAUX DE SOUDE
SALINES
PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste

Anciennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS

Téléphone 46

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,
Favorise la croissance des enfants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,
Soutient les vieillards.

Entretien l'énergie des adultes,
Amplifie l'endurance des sportifs,

Revitalise les malades,
Soutient les vieillards.

LAIT CRU, PUR ET SAIN

établissement indemne de tuberculose
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON
CHEZ...

"CHARPORT"

Chantier Charbonnier du Port
Pré Etienne-P. Soubre

31, Quai de Willebroeck,
BRUXELLES

Tél. 26.96.66

vous aurez la certitude d'avoir
du charbon de première qualité
à un prix intéressant.



Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections

UNION CHARBONNIÈRE du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

L'horloge électrique
KIENZLE pour
pensionnats, cou-
vents, bureaux,
cours, NE DOIT
JAMAIS ÊTRE
REMISE A
L'HEURE car elle
donne toujours
l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.



KIENZLE
électrique
précis
comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC

12, rue Vanderlinden

BRUXELLES

Charbonnière Forestoise
E. OLIVIER

71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones :
44.78.51-44.94.36

Chèques Postaux :
34.477

Reg. du Commerce :
71765

- VENTE DIRECTE -

de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »
ANTHRACITE SYNTHÉTIQUE

Sté A^{me} FOURS A COKE

de et à QUIÉVRAIN

SPÉCIALITÉ DE COKE LAVÉ DE FONDERIE

Coke spécialement concassé pour chauffage central
et feux continus

20/40 — 40/60 & 60/80

Remise par camion de 3 tonnes dans un rayon de
50 kilomètres

Raffinerie
Tirlemontoise
Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Roxon
DÉTRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages Incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

800. AN. DES

Établissements **AEROXON**

Rue Léopold, 76, MALINES Tél. 807

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUE

21, rue des Tanneurs Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m et notre parquet pliant
amovible

Spécialement pour revêtement de planchers anciens

COMPROCIR S.A.

40, Rempart Kipdorp, 40 — ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile à l'emploi.

Comprocir a une odeur agréable et des qualités désinfectantes;